N° 34. JUILLET 1922.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

L'humilité [1]

II. — *Ses degrés, ses fruits, moyens de l'entretenir.*

L'humilité naît de la révérence envers Dieu. L'âme, en présence des perfections divines, se tient à la place que la lumière d'en haut lui montre être la sienne. L'homme tend toujours à s'élever lui-même, *se exaltat*; l'humilité existe en lui quand la volonté, aidée de la grâce, refrène les saillies de l'estime de soi et de la complaisance pour soi déréglées, et tient l'homme à la place qui lui revient devant Dieu, en toute justice : le mobile qui pousse la volonté à agir ainsi est la révérence envers Dieu, source de toute perfection. Mais, en même temps qu'elle découvre à l'homme son néant, la lumière divine lui montre la puissance de la grâce du Christ qui le rend, par miséricorde, enfant de Dieu ; et cette vue le remplit d'une invincible confiance. Dieu s'incline vers l'âme humble, vers l'âme qui, parce qu'elle connaît et avoue sa pauvreté native, place toute son espérance en Dieu : *Qui te exspectant non confundentur* (2).

(1) Voir *La Vie Spirituelle*, n° de juin 1922.
(2) Introït de la messe du 1er dimanche de l'Avent.

Notre précédent entretien a eu pour objet la nature et la nécessité de l'humilité : autant l'orgueil nous éloigne de Dieu, en opposant à sa sainteté un obstacle que notre liberté rend infranchissable pour Dieu même, autant l'humilité nous prédispose à la plénitude des communications divines : *Esurientes implevit bonis* (1). C'est pourquoi saint Benoît fait de cette vertu de l'humilité un des éléments fondamentaux de la vie spirituelle. Elle est la condition préalable et nécessaire pour que Dieu, auteur de toute sainteté, se donne à nous. Pour saint Benoît, l'humilité se lie intimement à l'espérance en Dieu ; il fait d'elle une attitude habituelle de l'âme, provenant de la révérence envers Dieu, et dans laquelle s'allient les sentiments d'un profond abaissement et d'un tout confiant amour.

Il nous reste maintenant à parcourir, à la suite du grand Patriarche, les divers degrés de cette vertu ; cela fait, nous indiquerons ses effets bienfaisants, et les moyens de l'affermir en nous.

I

La disposition générale des degrés d'humilité, fixée par saint Benoît, a reçu l'approbation du Docteur Angélique (2). Saint Benoît parle d'abord des degrés de la vertu intérieure, et pose comme premier degré la crainte de Dieu, la révérence envers Dieu. C'est avec beaucoup de raison qu'il procède de cette façon. Saint Thomas nous montre que le saint Législateur a considéré l'humilité, en a exposé la doctrine et établi les degrés « selon la nature même de la chose », *secundum ipsam naturam rei* (3). « Les actes extérieurs, dit le prince des théologiens, doivent dériver de la disposition intérieure » : *Ex interiori autem dispositione humilitatis procedunt quaedam exteriora*

(1) Luc. 1, 53.
(2) II-II, q. 161, a. 6.
(3) Ibid. a. 6, ad 5.

signa (1) ; mais, ajoute-t-il, dans l'humilité intérieure elle-même, il faut tout d'abord fixer la racine de la vertu, et cette racine, c'est la révérence envers Dieu : *Principium et radix humilitatis est reverentia quam quis habet ad Deum* (2). C'est donc avec raison que la crainte de Dieu est dite constituer le premier de tous les degrés : sans elle, l'humilité ne peut naître ni se maintenir. De là, comme d'une souche, vont sortir tous les autres degrés de la vertu intérieure, — celle-ci devant ensuite, tout naturellement, se traduire au dehors.

Le saint Patriarche place donc la révérence envers Dieu comme point de départ : « Le premier degré d'humilité consiste à avoir *toujours* devant les yeux, sans l'oublier jamais, la crainte de Dieu » : *Si timorem Dei sibi ante oculos* SEMPER *ponens, oblivionem omnino fugiat* (3). Mais il existe une gradation dans la crainte de Dieu. De quelle crainte s'agit-il ici ? Il ne peut être question de la crainte servile, de la peur du châtiment propre à l'esclave, laquelle exclut l'amour et paralyse la confiance ; il s'agit d'abord de la crainte imparfaite à laquelle l'amour se mêle, ensuite de la crainte révérentielle. Notre-Seigneur lui-même nous dit de « craindre celui qui peut nous perdre corps et âme dans l'enfer », *in gehennam*. Cette crainte fait en sorte que, pour ne pas déplaire à Dieu qui punit le mal, nous veillons sans cesse à éviter le péché : *Custodiens se omni hora a peccatis et vitiis*. Cette crainte est bonne. L'Écriture nous met sur les lèvres cette prière : « Percez, Seigneur, de votre crainte mes os et ma chair » : *Confige timore tuo carnes meas* (4). Notre-Seigneur en personne prescrit cette crainte à ceux même qu'il daignait appeler ses amis : *Dico autem vobis amicis*

(1) II-II, q. 161, a. 6.

(2) Ibid.

(3) Règle, ch. VII. Les textes de la Règle cités dans cet article à propos de l'humilité étant tous de ce chapitre VII, nous y renvoyons une fois pour toutes le lecteur.

(4) Ps. CXVIII, 120.

meis (1). Aussi saint Benoît, qui nous assigne un but spirituel si élevé et veut nous attirer à la plus haute perfection, prend-il soin en s'inspirant, comme toujours, de l'Évangile, de nous entretenir d'abord de cette crainte.

Sans doute, à mesure que l'âme progresse dans la vie spirituelle, la crainte susdite cède peu à peu la place à l'amour, comme mobile *habituel* d'action. Elle ne doit cependant jamais disparaître tout à fait ; c'est une arme que nous devons constamment tenir en réserve, au fond de notre arsenal, pour les heures de combat où l'amour menace d'être submergé par la passion. Piété de boudoir que celle qui voudrait ne s'appuyer jamais que sur l'amour, piété pleine de présomption et de dangers. Le Concile de Trente insiste avec force sur l'incertitude où nous sommes touchant notre persévérance finale ; notre vie est une épreuve continuelle dans la foi, et nous ne devons jamais nous dessaisir, sans la garder à notre portée, de l'arme de la crainte de Dieu.

Cette crainte imparfaite doit pourtant s'achever habituellement dans la crainte révérentielle dont le terme ultime est une adoration pleine d'amour. C'est de cette crainte qu'il est dit : *Timor Domini sanctus, permanens in saeculum saeculi* (2) ; « la crainte du Seigneur est sainte et demeure à jamais » ; c'est la révérence qui, devant l'infinie plénitude des perfections divines, saisit toute créature, même devenue enfant de Dieu, même admise au royaume des cieux ; révérence qui fait que les anges si purs se voilent la face devant l'éclat de la majesté divine : *Adorant dominationes, tremunt potestates* (3) ; révérence qui remplit l'humanité même du Christ : *Et replebit eum spiritus timoris Domini* (4).

Que nous dit le grand Patriarche quand il nous invite dans le Prologue à nous mettre à son école ? Qu'il veut

(1) Luc. XII, 4.
(2) Ps. XVIII, 10.
(3) Préface de la messe.
(4) Isa. XI, 3.

nous apprendre, comme à des fils, la crainte de Dieu : *Venite filii... timorem Domini docebo vos* (1). Ce Dieu est un « Père plein de bonté, dont nous devons écouter les enseignements avec l'oreille du cœur, c'est-à-dire avec un vif sentiment d'amour, car ce Père nous prépare un héritage de gloire immortelle et d'éternelle béatitude ». Saint Benoît veut que nous prenions garde de lasser par nos fautes « la bonté de ce Père » céleste qui nous attend : *Quia pius est*, et qui, « dans son amour, destine ceux qui le craignent à une ineffable participation à sa propre vie » : *Et vita aeterna quae timentibus Deum praeparata est* (2). Cette crainte, cette révérence envers Dieu, Père d'une infinie majesté, *Patrem immensae majestatis* (3), doit être habituelle et « constante », car il s'agit de la vertu, d'une disposition habituelle, et non d'un acte isolé : *Animo suo* SEMPER EVOLVAT ; c'est d'elle en effet, comme d'une souche vivante, que saint Benoît va faire dériver tous les autres degrés d'humilité.

Chaque degré de la vertu intérieure est un pas vers l'adoration profonde de Dieu, terme final de notre révérence. Si nous avons, en effet, cette révérence envers Dieu, nous passons, comme tout naturellement, à la soumission de notre volonté à celle de Dieu : c'est là le second degré. La vraie crainte de Dieu oblige l'homme à s'inquiéter de ce que Dieu lui commande ; c'est un manque de respect envers Dieu que de ne pas penser à ce qu'il nous prescrit. La volonté de Dieu est Dieu même : si nous avons la crainte de Dieu, nous nous livrons, par révérence envers lui, à l'accomplissement de tout ce qu'il nous ordonne : *Beatus vir qui timet Dominum, in mandatis ejus* VOLET NIMIS (4). Nous aurons pour Dieu une telle révérence que nous préférerons toujours sa volonté à la nôtre ; nous lui

(1) Ps. XXXIII, 12.
(2) Prologue de la Règle.
(3) Hymne *Te Deum*.
(4) Ps. CXI, 1.

immolerons cette volonté propre qui, en beaucoup d'âmes, est une idole intérieure à laquelle elles offrent sans cesse de l'encens. L'âme humble, connaissant la souveraineté des droits de Dieu, qui découlent de la plénitude de son Être et de l'infinité de ses perfections, sachant son propre néant et sa dépendance, ne veut pas trouver en elle-même les mobiles de sa vie et de son activité ; elle les cherche dans la volonté de Dieu ; elle sacrifie sa volonté propre à celle de Dieu ; elle accepte les dispositions de la Providence à son égard, sans s'élever en elle-même, parce que seul Dieu mérite, à cause de sa sainteté et de sa toute-puissance, toute adoration et toute soumission : *Humilitas proprie respicit reverentiam* QUA HOMO DEO SUBJICITUR (1)... *Per hoc quod Deum reveremur et honoramus, mens nostra ei subjicitur* (2).

II

Ces deux premiers degrés appartiennent, en substance, aussi bien au simple chrétien qu'au moine. Mais saint Benoît, qui veut que le moine vise à la perfection du christianisme, n'a garde d'omettre de les rappeler énergiquement à ses fils.

Le troisième degré est déjà plus élevé et est proprement monastique. « Le disciple se soumettra en tout au supérieur » : *Omni obedientia se subdat majori.* L'âme a une telle révérence envers Dieu et sa volonté, qu'elle admet que Dieu lui intime son « bon plaisir » par la voix d'un homme : *Pro Dei amore* ; c'est le mobile indiqué par saint Benoît. Se soumettre à Dieu (2e degré) est chose relativement aisée ; mais obéir à un homme en toutes choses et toute sa vie, est bien autrement difficile à la nature. Il faut un plus grand esprit de foi et une révérence plus profonde envers Dieu pour le voir dans un homme qui tient

(1) II-II, q. 161, a. 4, in c.
(2) II-II, q. 81, a. 7. Cf. II-II, q. 19, a. 2.

sa place. Dieu veut que, après l'avoir adoré en lui-même, nous lui rendions l'hommage de notre soumission dans la personne d'un homme qu'il a choisi pour nous diriger. Cet homme, si imparfait soit-il en soi, représente Dieu pour l'âme croyante, parce qu'il participe grâce à son autorité, de l'attribut divin qu'est la puissance ; et l'âme se livre à lui, à cause de cette communication que Dieu fait de sa souveraineté au supérieur. Selon l'expression de la B^se^ Angèle de Foligno, l'âme « lit le nom de Dieu sur l'homme (1) » qui le représente. Aussi cette âme dit-elle à Dieu : « Vous êtes si grand, et je suis moi-même si peu de chose devant vous, que je veux, par révérence et amour pour vous, obéir toute ma vie à un homme faible comme moi, mais qui vous représente » : *Humilitas secundum quod est specialis virtus praecipue respicit subjectionem hominis ad Deum* PROPTER QUEM ETIAM ALIIS HUMILIANDO SE SUBJICIT (2).

Et voyez comment l'abaissement et l'adoration de l'âme devant Dieu s'augmentent au 4^e^ degré. Le moine humble non seulement accepte l'économie divine qui veut qu'il soit conduit par un de ses semblables, faible et imparfait ; mais « il garde inviolablement cette soumission malgré les difficultés qu'il en éprouve, malgré les injures, les mépris ou les affronts qu'il peut avoir à essuyer, dans l'exercice de son obéissance, et cela, sans qu'un murmure s'élève de son cœur » : *Tacita conscientia*. L'humilité s'épanouit ici dans une patience héroïque. Quel contraste avec l'orgueil ! Que fait l'orgueilleux ? Il est assuré de sa perfection et si rempli de l'idée de son importance, qu'il n'admet même pas les réprimandes, les observations ; il éclate aussitôt, irrésistiblement se répand en excuses. — Or, c'est à cette humilité que nous avons promis de tendre, le jour où nous avons fait profession de notre Règle.

Si une patience aussi admirable nous paraît bien dif-

(1) *Le livre des Visions*. Traduction Hello, ch. 63.
(2) II-II, q. 161, a. 1, ad 5.

ficile à posséder, regardons notre divin modèle, durant sa Passion. Il est Dieu, le Tout-puissant, et son âme riche de toute perfection. Et voici qu'on lui crache à la face; il ne se détourne point : *Faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me* (1); il se tait devant Hérode qui le traite comme un insensé : *At ipse nihil illi respondebat* (2); il se soumet à Pilate qui le condamne à une mort infamante; il se soumet parce que Pilate, étant gouverneur légitime de la Judée, représentait, tout païen qu'il fût, l'autorité qui a source en Dieu : *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper* (3). Pourquoi le Christ Jésus subit-il sans se plaindre tous ces outrages ? Par révérence et amour pour son Père qui a fixé les circonstances de sa Passion : *Sicut mandatum dedit mihi Pater* (4).

Il en va proportionnellement de même pour le moine humble. Pourquoi accepte-t-il tout abaissement? Toujours à cause de la révérence qu'il a pour Dieu. Dès qu'il rencontre un vestige de la majesté divine. il l'entoure de respect; dès qu'il voit Dieu, quelle que soit la forme sous laquelle Dieu se présente, il se livre à lui : « Et pour montrer que le serviteur fidèle doit supporter pour le Seigneur, toutes choses, même celles qui le contrarient, l'Écriture dit, en la personne de ceux qui souffrent : c'est pour vous, Seigneur, que nous sommes livrés à la mort durant tout le jour » : *Et ostendens fidelem* PRO DOMINO *universa etiam contraria, sustinere debere, dicit* : PROPTER TE *morte adficimur tota die.*

Mais l'amour et la confiance animent également l'âme du moine dans toutes ces circonstances, si pénibles qu'elles soient pour sa nature. S'il « tient bon, s'il ne lâche pas pied, s'il ne recule pas » : *Sustinens, non lassescat, vel discedat*, c'est qu' « une ferme espérance pleine d'amour

(1) Isa. L, 6.
(2) Luc. XXIII, 9.
(3) Joan. XIX, 11.
(4) Ibid. XIV, 31.

et de joie spirituelle remplit en même temps son âme et lui fait dire : c'est à cause de celui qui nous a aimés, qu'en toutes ces occurrences nous remportons la victoire » : *Et securi de spe retributionis divinae subsequuntur gaudentes et dicentes : sed in his omnibus superamus* PROPTER EUM QUI DILEXIT NOS.

Vous voyez comment, dans l'humilité, saint Benoît ne sépare jamais la confiance de l'enfant qui, par la grâce du Christ, espère invinciblement dans la bonté de son Père céleste, de la révérence qui le saisit à cause de sa condition de créature.

La soumission monastique va si loin que nous révélons à notre supérieur l'état de notre âme ; c'est là le 5e degré d'humilité. L'orgueil nous pousse à nous élever et à rechercher l'estime des autres ; et par conséquent à leur cacher nos défauts ; c'est donc un acte d'humilité que de révéler volontairement à un autre homme l'état vrai de notre âme (1) ; et nous le faisons parce que nous révérons Dieu en cet homme : *Revela* DOMINO *viam tuam, et spera in eo* (2). Remarquez le choix que fait ici, de ce texte, saint Benoît. C'est au Seigneur, *Domino*, au Seigneur que la foi nous fait apercevoir dans notre supérieur, que nous dévoilons l'état de notre âme, assurés que si nous agissons comme des enfants, Dieu agira envers nous comme un Père plein de bonté : *Et spera in eo*. Là est le fruit de ce degré d'humilité : que Dieu nous conduit par une voie sûre, dans laquelle nous ne pourrons errer.

Mais il est nécessaire, pour que ce degré soit vraiment

(1) Aux termes de la législation ecclésiastique actuellement en vigueur, les Supérieurs religieux ne peuvent en aucune manière pousser leurs inférieurs à leur découvrir leur conscience, mais d'autre part il n'est nullement défendu à ceux-ci d'ouvrir librement leur cœur à leurs Supérieurs, et même, dit le texte du Code de Droit, « il est avantageux pour les religieux d'aller à leurs Supérieurs avec une confiance filiale et de leur exposer aussi, si ces Supérieurs sont prêtres, les doutes et les angoisses de leur conscience », can. 530.

(2) Ps. XXXVI, 5.

atteint, que nous soyons toujours d'une grande sincérité avec nous-mêmes devant Dieu et devant celui qui le remplace : *Revela.* Nous devons veiller aux mouvements de notre âme, afin qu'il ne nous échappe aucun mensonge d'attitude ou de procédé ; il faut qu'on puisse dire de nous : *Qui loquitur veritatem in corde suo* (1). Nous devons être « vrais » dans le sanctuaire de nous-mêmes en face de Dieu et être vrais avec celui auquel nous livrons nos cœurs par amour pour Dieu : *Veritatem ex corde et ore proferre* (2), dit saint Benoît. C'est là un grand devoir ; nous ne devons jamais admettre la moindre fausseté vis-à-vis de nous-mêmes : sinon nous mettons un badigeon sur notre conscience, et quand ce badigeon est souvent renouvelé, il finit par l'obscurcir et l'aveugler. Il est impossible alors que Notre-Seigneur fasse de notre âme son séjour particulier de prédilection, parce que nous ne lui révélons pas l'état de notre cœur tel qu'il est ; nous n'avons pas cette lumière de l'humilité qui nous montre à nous-mêmes le peu que nous sommes devant Dieu.

Les deux derniers degrés de l'humilité intérieure sont très élevés. Sachant que nous avons offensé ce Dieu si grand, si plein de majesté, et que par nos fautes nous avons mérité d'être sous les pieds du démon, nous nous contentons de la condition la plus extrême, et nous nous estimons, selon l'esprit de l'Évangile, « des serviteurs mauvais et inutiles (3) ». Nous sommes si peu de chose devant Dieu, nos actions sont par elles-mêmes si défectueuses, que nous ne sommes capables de rien faire sans la grâce du Christ Jésus. Elle seule donne la valeur à nos actes. Si, pratiquement, nous croyons que nous faisons beaucoup par nous-mêmes ; qu'on nous doit de la considération parce que nous avons rendu tel ou tel service,

(1) Ps. XIV, 3.
(2) Règle, ch. IV.
(3) Luc. XVII, 10.

nous ne sommes pas encore arrivés à ce degré. Saint Benoît n'hésite pas à sévir, à l'occasion, contre ces formes persistantes de l'esprit d'élèvement. « Si, dit-il, parmi ceux qui exercent un métier ou un art au monastère, il en est qui tendent de se prévaloir de leurs connaissances, de leur adresse ou de l'utilité que le monastère en recevrait, on les retirera pour toujours de leur occupation (1) », plutôt que d'exposer leurs âmes à subir un détriment spirituel.

Le 7e degré constitue le sommet de la vertu : « c'est de se croire sincèrement, du fond du cœur, le dernier de tous les hommes » : *Si omnibus se inferiorem et viliorem intimo cordis credat affectu.* C'est le conseil de saint Paul : « Que chacun, en toute humilité, regarde les autres comme au-dessus de soi » : *In humilitate superiores sibi invicem arbitrantes* (2). Peu d'âmes arrivent à ce sommet et y vivent habituellement ; c'est assurément un don de Dieu. Il faut pour cela que la lumière de l'Esprit donne à l'âme une vue intense des perfections divines, qui la fait s'anéantir au plus profond d'elle-même; alors, voyant le néant que, par essence, elle est devant la grandeur divine, et considérant dans les autres les dons de Dieu, l'âme se met intérieurement au pied de tous (3). Quiconque s'achemine vers ce degré, se gardera, en toute circonstance, de se juger meilleur que les autres et d'être sévère pour autrui. Si Dieu avait agi avec rigueur envers nous, s'il nous avait traités selon la stricte justice, que serait-il advenu de nous ? Et demain, ne serons-nous pas pires que lui ? Car nous ne sommes jamais sûrs que de nos dispositions de l'heure présente ; il y a en nous tous, pauvres créatures, un principe constant d'instabilité et de déficience, que nous devons combattre sans cesse avec le secours de la grâce et l'exercice de l'humilité.

(1) Règle, ch. LVII.
(2) Philip. II, 3.
(3) S. Thomas, ibid., a. 3, ad 2.

Daigne Dieu nous permettre de nous reposer un moment, au moins par la pensée et le saint désir, sur la cime sublime vers laquelle saint Benoît nous a tracé la route et marqué les étapes. A la faveur de cette halte, en plein idéal, convaincons-nous de la vérité de notre néant et du besoin essentiel et constant que nous avons du secours d'en haut.

III

De cette humilité intérieure dont saint Benoît vient de nous exposer les degrés ascendants, dérive l'humilité extérieure. La vertu réside principalement dans l'âme : *Humilitas praecipue interius in anima consistit* (1). Aussi le saint Patriarche parle-t-il d'abord de l'humilité de l'âme. Vouloir paraître humble extérieurement alors qu'on n'a pas ou qu'on ne cherche pas à acquérir la vertu intérieure, c'est une simulation qui a quelque chose de pharisaïque, et que saint Benoît nous dit d'éviter (2), car c'est là « un orgueil immense », dit saint Thomas, après saint Augustin (3). Nous devons d'abord viser à acquérir la vertu intérieure. Si celle-ci est réelle, sincère, vive, bien ancrée dans l'âme, tout naturellement elle se manifestera au dehors sans difficulté, comme aussi sans prétention. Si nous avons l'humilité intérieure, le corps, en raison de l'unité substantielle de notre être, prendra toutes les attitudes résultant de la révérence qui remplit l'âme devant Dieu. L'humilité extérieure n'a de valeur que si elle est l'expression réelle de l'humilité intérieure, ou le moyen employé pour y arriver. Il faut que tout l'homme acquière et exprime l'humilité,

(1) II-II, q. 161, a. 3, ad 3. Cf. a. 1, ad 2, et a. 6. S. Thomas déduit très justement de ce principe qu'un supérieur peut posséder parfaitement la vertu d'humilité sans accomplir *extérieurement* certains actes d'humilité peu compatibles avec sa dignité.

(2) « *Non velle dici sanctum antequam sit, sed prius esse quod verius dicatur.* » Règle, ch. IV.

(3) Ibid., a. 1, ad 2.

par les mouvements de l'âme et ceux du corps. Nous devons donc nous exercer également à l'humilité extérieure, alors même que nous ne sommes pas encore parvenus à un haut degré de la vertu intérieure.

A cause de l'union intime de l'âme et du corps, tout acte extérieur de vertu souvent répété, comme se frapper la poitrine, tenir les yeux baissés, se mettre à genoux pour accomplir la « satisfaction », a son retentissement dans l'âme, influe nécessairement sur la vie intérieure. « Quand, dit saint Augustin, nous nous prosternons aux pieds de nos frères, cette humiliation du corps dispose et excite notre esprit à s'abaisser intérieurement, ou, s'il était déjà humble, elle l'affermit dans l'humilité (1). » C'est donc pour aider à l'acquisition ou à l'affermissement de la vertu intérieure que le corps doit s'abaisser ; autrement, ce serait du pharisaïsme que de vouloir paraître humble aux yeux des hommes, quand l'orgueil règne dans le cœur.

Il faut pourtant en cette matière, chez ceux qui débutent dans la vie spirituelle, une certaine discrétion ; l'humilité ne s'acquiert pas en un jour, et les novices ne doivent pas vouloir passer d'emblée des allures dégagées d'un collégien aux attitudes d'un extatique. L'important est de viser à l'humilité intérieure, et de s'exercer, avec discrétion mais fidélité, à acquérir les degrés extérieurs.

Une autre raison, qui nécessite la pratique extérieure de l'humilité, c'est que cette pratique sert souvent de diagnostic pour connaître la réalité de la vertu ; elle nous découvre si un orgueil secret ne nous anime pas. Et c'est là un grand point, car on peut reconnaître par là si on est intérieurement orgueilleux, et c'est déjà un pas vers l'humilité que de savoir qu'on ne la possède pas encore. Demandez à un orgueilleux s'il a une haute opinion de lui-même ; souvent il répond tout de suite négativement ; mais, en pratique, il se révélera malgré lui, parce que de

(1) « Cum enim ad pedes fratris inclinatur corpus, etiam in corde ipso vel excitatur, vel si jam inerat confirmatur, humilitatis affectus. » *Tractat. in Joan.* 58.

son orgueil secret jailliront, comme instinctivement et bien souvent sans qu'il s'en aperçoive, des actes qui le manifestent. Ainsi vous le verrez tout naturellement, à cause du sentiment exagéré de son importance, chercher à s'affirmer, à s'imposer, tendre à faire autrement que les autres, — quand il ne les méprise pas — à se distinguer, à se singulariser, même en de petites choses ; il a le culte de sa propre personne, de ses idées, de ses manières de faire, encore que ce ne soit pas toujours conscient ; comme les pharisiens, il dit : « Moi, je fais ceci ; moi je fais cela ; moi, je ne suis pas comme les autres hommes » : *Non sum sicut caeteri hominum* (1) ; il prend la parole dès qu'une discussion commence ; vous l'entendez élever la voix ; il ne résiste jamais à la démangeaison de parler, et de parler sans cesse sans supporter la contradiction ; il imposera même silence, parfois d'un ton tranchant. Tout cela est une manifestation de l'orgueil, car la parole est quelque chose de nous-mêmes.

La manière de rire n'est pas un signe moins sûr des dispositions intérieures de l'âme. On peut se demander ce que le rire, ce propre de l'homme, a d'opposé à l'humilité ? Saint Benoît ne condamne pas le rire ; un moine habituellement chagrin et morose montrerait « qu'il ne court pas dans la voie des commandements avec cette douceur d'amour (2) » que saint Benoît promet à ceux qui sont fidèles. Ce que le saint Législateur entend d'abord proscrire, c'est (cela va de soi) le rire de mauvais aloi qui trouve sa source dans le fond grossier de notre nature ; c'est le rire de la raillerie qui souligne méchamment les travers et les défauts des autres : tout cela est trop contraire à l'esprit chrétien pour trouver place chez les âmes qui « cherchent Dieu » et qui doivent être le temple de l'Esprit de toute sainteté ; puis, saint Benoît condamne surtout ici une habituelle disposition à rire promptement,

(1) Luc. XVIII, 12.
(2) Prologue de la Règle.

bruyamment, à tout propos et à propos de tout ; la tendance habituelle à la plaisanterie. Si nous avons bien compris que l'humilité a sa racine dans la révérence envers Dieu, révérence résultant elle-même du sentiment de la présence divine, nous saisirons pourquoi le grand Patriarche a raison de frapper d'interdiction absolue, *aeterna clausura* (1), cette tendance malsaine à la plaisanterie, véritable dissolvant du recueillement intérieur.

Les défauts que l'on vient de rappeler ne sauraient se rencontrer dans le moine humble dont l'âme est remplie de révérence envers la majesté divine qui lui est toujours présente. Il ne tient pas, — tout au contraire, — à « se distinguer des autres » ; voyant dans la Règle commune l'expression de la volonté divine, il craint de s'en écarter si peu que ce soit ; il ne parle pas à tout propos ; il sait « garder le silence », qui est l'atmosphère du recueillement, « jusqu'à ce qu'on l'interroge » ; « quand il rit, il n'élève pas la voix, à la manière de l'insensé (2) » ; car la révérence envers Dieu est l'antithèse, non de la joie, mais de l'esprit de légèreté, de la dissipation, du ton plaisantin ; il « garde dans ses paroles mêmes la gravité et la sobriété du sage » ; enfin, son maintien, sa démarche laissent partout transparaître, sans affectation pourtant, cette humilité intérieure ; visiblement, son âme est possédée de Dieu ; la révérence de Dieu qui l'anime intérieurement lui fait « tenir la tête inclinée, les yeux baissés (3) ».

On peut se demander pourquoi le moine qui a gravi les degrés d'humilité et qui est arrivé à la solide vertu doit conserver l'attitude d'un coupable ; pourquoi saint Benoît, qui n'écrit pourtant rien qu'avec réflexion, lui met constamment — *semper* — dans le cœur et sur les lèvres ces

(1) Règle, ch. VI.

(2) « Ubi timor et tremor est, ibi non vocis elatio sed animus flebilis, et lacrymosa dejectio. » S. Hieronym. *Epist. 13. Virginitatis laus.* P. L. XXX, c. 175.

(3) « Extollentia oculorum est quoddam signum superbiae in quantum excludit reverentiam et timorem. » S. Thomas, ibid. 2. 2, ad 1.

paroles du publicain : « Mon Dieu, je ne suis pas digne de lever les yeux vers le ciel ». C'est que Dieu a donné à cette âme, dans l'oraison, une lumière sur la grandeur de ses perfections ; dans cette lumière divine, l'âme a vu son néant, et ses moindre fautes lui apparaissent comme des taches qu'elle ne peut supporter. Le rayon d'en haut l'a touchée, et, que le moine soit alors avec ses frères, ou seul, en prière, dans sa cellule, au jardin, il sait que le regard du souverain Maître pénètre les moindres replis ; il vit dans l'adoration, et tout l'extérieur témoigne de cette adoration. « Le sentiment profond de Dieu qui est dans l'âme souffle l'humilité et la confusion ; on se souvient qu'on est pécheur. Avec la consolation et la joie divine, l'âme reçoit la sagesse et la gravité (1) » ; il suffit de voir le moine vraiment humble pour comprendre que la présence de Dieu, source de sa révérence, lui est familière et qu'il a le sentiment profond de ce que comporte de gravité l'union divine.

Ces traits, assurément, auraient pu être détachés du portrait de saint Benoît. Son premier biographe, le pape saint Grégoire le Grand, nous dit que sa vie n'a pas été autre chose que l'application fidèle de la Règle. « L'esprit de tous les justes remplissait l'âme du Patriarche » ; il est pourtant des vertus qui le caractérisent tout particulièrement. Parmi les plus saillants de ces traits, on remarque un extraordinaire esprit d'adoration et de révérence envers Dieu (2). Lisez, en effet, la sainte Règle ; vous la verrez

(1) Bse Angèle de Foligno, *Le livre des visions*, ch. XXVII, *L'ineffable*.

(2) « La gravité de saint Benoît est essentiellement religieuse, c'est-à-dire qu'elle résulte d'un sentiment habituel et profond de la présence divine. Les responsabilités, l'enjeu éternel de la vie actuelle, l'amour du Christ, la vue des jugements divins lui sont toujours présents. Toute cette vie intérieure tend à faire de la gravité un vrai recueillement d'âme, qui rayonne dans les attitudes extérieures du corps et de la conduite. Dans la pensée de saint Benoît, c'est le regard sur Dieu, c'est le sentiment de la relation intime de l'homme avec lui, qui bannit de la vie la légèreté non moins que le dilettantisme, et engendre la gravité humble et douce. » D. I. Ryelandt, *l. c.*

partout imprégnée de religion. Qu'il parle de l'office divin, de la lecture de l'Évangile, du *Gloria* qui termine chaque psaume, saint Benoît réclame la révérence ; ce même esprit s'étend aux relations avec les frères, les hôtes, et jusqu'à l'usage des ustensiles du monastère, cette « maison de Dieu ». Toute notre vie baigne, aux yeux de saint Benoît, dans une atmosphère de révérence surnaturelle.

Et, ce qu'il exige de ses fils, le saint Patriarche en a été lui-même le modèle ; le tableau du moine humble qu'il trace au chapitre VII[e] de la Règle, est, sans qu'il s'en doute, à sa propre ressemblance. Sa sainte âme, si unie à Dieu, si chère à Dieu, que Dieu accordait à ses prières tant d'éclatants miracles et daignait lui montrer le monde entier comme ramassé dans un rayon de lumière, — était inondée de la clarté divine ; et, dans cette lumière surnaturelle, il voyait le néant de toute créature : *Videnti Creatorem angusta est omnis creatura* (1) ; il voyait que Dieu seul est la source de tout bien, que seul il mérite toute gloire, et, sachant ainsi que tout vient de Dieu, il lui renvoyait toute louange et tout honneur.

IV

Car — et j'aborde ici un point important — l'humilité est la vérité.

Des esprits s'imaginent que, pour être humble, il faut nier les dons naturels ou les grâces que Dieu nous fait. « Il est, dit sainte Thérèse à ce propos, des personnes qui croient faire acte d'humilité en refusant de reconnaître les dons que le Seigneur leur accorde. » Est-ce là honorer Dieu ? Rien n'est plus mal venu. « Comprenons-le bien, ajoute la sainte, oui, comprenons-le bien, — ce n'est d'ailleurs que l'exacte vérité, — Dieu nous accorde [ces dons] sans que nous les ayons aucunement mérités. » Que faut-

(1) S. Gregor. *Dialog.* lib. II, c. XXXV.

il donc faire en présence des grâces divines ? Reconnaître que Dieu seul en est l'auteur et le principe : OMNE *donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum* (1), et lui en rendre des actions de grâces. « Mais si le présent que nous avons reçu nous reste inconnu, comment fera-t-il naître l'amour dans notre cœur ? Il est hors de doute que plus nous nous voyons riches, alors que notre indigence personnelle nous est bien connue, plus aussi nous avançons dans la vertu et dans la véritable humilité... Je suppose d'ailleurs que nous sommes sincères vis-à-vis de Dieu, que c'est à lui que nous désirons plaire et non aux hommes (2). »

La vraie humilité d'ailleurs ne s'y trompe pas : elle ne nie pas les dons de Dieu ; elle en use, mais elle renvoie toute la gloire à celui de qui elle les tient. Voyez la Vierge Marie, choisie entre toutes les femmes pour être la Mère du Verbe incarné. Nulle créature, après l'humanité de Jésus, n'a été comblée de grâces comme elle : *Ave, gratia plena* (3). Elle en avait assurément conscience. Or, quand Élisabeth la félicite de sa maternité divine, est-ce que la Vierge nie la faveur insigne dont elle est l'objet ? Oh ! non, elle reconnaît même que c'est là un privilège unique, que « ce sont de grandes choses », des choses si grandes, si merveilleuses que « toutes les nations la proclameront bienheureuse ». Mais, si elle ne nie pas ces grâces, elle n'en prend pas non plus occasion de se glorifier ; elle en renvoie toute la gloire à Dieu, au Tout-puissant qui les opère en elle : *Magnificat anima mea Dominum* (4). C'est bien là la conduite de l'âme humble.

L'enseignement de saint Benoît s'inspire exactement du même esprit. « Le bien qu'on voit en soi, dit-il, qu'on le renvoie à Dieu et ne se l'attribue pas à soi » : *Bonum ali-*

(1) Jac. 1, 17.

(2) *Vie par elle-même*, ch. 10. Cf. aussi S. François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, 3e partie, ch. 5.

(3) Luc. 1, 28.

(4) Ibid. 46-49.

quod in se cum viderit, Deo applicet, non sibi (1). Saint Benoît ne nie donc pas que nous puissions être conscients des dons divins qui sont en nous; loin de nous engager à nous les voiler à nous-mêmes, il les permet à notre regard : *Cum viderit*; les ayant vus, nous nous sentirons pressés « de les employer en toute occasion au service de celui qui nous les a départis » : *Ei* [*Domino*] *omni tempore de bonis suis in nobis parendum est* (2). Nous devons seulement ne pas croire qu'ils nous étaient dus, mais en remercier Dieu. Le saint Patriarche est plus explicite encore dans son Prologue : Ceux qui cherchent Dieu, dit-il, « craignent le Seigneur (c'est là la racine de l'humilité), ne s'élèvent pas de leur bonne observance, et, persuadés que le bien qui se trouve en eux ne vient pas de leur pouvoir, mais est accompli par le Seigneur, le glorifient de son opération divine en eux, et disent avec le Prophète : Donnez la gloire, Seigneur, non pas à nous, mais à votre nom (3) » : *Operantem in se Dominum magnificant.* Et il ajoute : « De même aussi, l'apôtre saint Paul ne s'est rien attribué à lui-même du succès de sa prédication, car il dit : « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis (4) », et ailleurs : « Que celui qui veut se glorifier se glorifie dans le Seigneur (5). »

L'exemple de saint Paul apporté par saint Benoît est extrêmement bien choisi. Nul n'a peut-être mieux exposé la doctrine de l'humilité que le grand Apôtre. Il a été converti et instruit par Jésus lui-même; il est un vase d'élection, que le Christ a choisi pour porter son Évangile aux infidèles; il a été ravi au troisième ciel, et rien ne peut le séparer du Christ. Lisez, dans la lettre aux Corinthiens, la magnifique apologie qu'il fait de sa personne et de ses œuvres. Il se défend contre les faux apôtres, ses adver-

(1) Règle, ch. IV.
(2) Prologue de la Règle.
(3) Ps. CXIII, 9.
(4) I Cor. XV, 10.
(5) II Cor. X, 17.

saires. Plus que tous, il est le ministre du Christ; plus que tous, il a souffert pour le Christ; quel tableau plein de vie l'Apôtre fait de ses souffrances et de ses travaux! Il parle même de ses visions reçues du Christ : « il a entendu des paroles ineffables qu'il n'est pas permis de révéler ». Mais après avoir étalé ses titres de gloire, l'Apôtre brise l'aiguillon que pourrait, à ce propos, sentir l'humaine vanité : « Je pourrais tirer gloire de tout cela, mais je préfère bien volontiers me glorifier dans ma faiblesse, afin qu'habite en moi la force du Christ (1). » Voilà le mot de l'humilité. Ce n'est ni dans ses talents, ni dans ses œuvres multiples, ni dans les souffrances endurées, les travaux accomplis, les dons reçus, mais dans ses infirmités et dans ses faiblesses que saint Paul se glorifie. Nie-t-il donc ses bonnes œuvres? Au contraire, il en trace le tableau comme nul apôtre ne l'a jamais fait, mais il en renvoie la gloire à Dieu : « la grâce de Dieu a travaillé avec moi; elle n'a pas été vaine en moi, cette grâce, mais sans elle je n'aurais rien pu faire : *Gratia Dei sum id quod sum* (2). Fait-il fi des dons de Dieu? Oh! non : « Pour nous, dit-il, nous avons reçu l'Esprit qui vient de Dieu, afin que nous connaissions les dons que Dieu nous a faits par sa grâce » : *Ut sciamus quae a Deo donata sunt nobis* (3). Il connaît ces dons, mais c'est pour en rendre grâces à Dieu le Père et à son Fils, le Christ Jésus. C'est du Christ qu'il attend tout; c'est en sa grâce qu'il met toute sa gloire, d'elle qu'il espère sa force, en elle qu'il place son appui : « afin que la force du Christ habite en moi » : *Ut inhabitet in me virtus Christi* (4). Sa faiblesse, il s'en fait un titre pour toucher le cœur de Dieu; et, plus il sent cette faiblesse, plus sa confiance augmente dans la puissance de la grâce de Jésus : c'est là l'attitude de la vraie humilité : *Cum infirmor, tunc potens sum* (5).

(1) II Cor. XI et XII.
(2) I Cor. XV, 10.
(3) Ibid. II, 12.
(4) II Cor. XII, 9.
(5) Ibid. 10.

Nous devons nourrir les mêmes sentiments que le grand Apôtre : nous glorifier de nos faiblesses, parce qu'elles sont un titre à la miséricorde de Dieu. C'est là l'humilité : faire valoir aux yeux de Dieu notre misère, notre faiblesse ; pour cela, les reconnaître, les étaler devant Dieu ; la reconnaissance de notre misère est notre titre aux largesses de Dieu. Si nous pouvions, moyennant la grâce du Christ Jésus, avoir cette connaissance qui éclairerait notre intelligence et nous montrerait l'attitude que nous devons prendre en face des perfections divines ; si, en même temps remplis de confiance en la miséricorde divine, nous nous jetions entre les bras de Dieu avec amour, il oublierait notre indignité ; il s'unirait à notre âme ; ne rencontrant plus d'obstacles à ses communications, trouvant l'âme vide d'elle-même, il la doterait de tous les dons, et elle deviendrait riche, non de ses propres richesses, mais des richesses infinies du Fils de Dieu. L'humilité élargit l'abîme de notre faiblesse pour que la grâce du Christ surabonde en nous.

Vous voyez que, loin d'être une doctrine de découragement, la vraie humilité avive en nous la confiance. « Il est contraire à l'humilité, dit justement saint Thomas, de tendre à des choses trop élevées, par suite d'une assurance qu'on mettrait dans ses propres forces ; mais, si l'on met sa confiance en Dieu et qu'on entreprenne ensuite les choses les plus difficiles, cette action n'est pas contraire à l'humilité, surtout quand on considère que l'on s'élève d'autant plus vers Dieu qu'on se soumet à lui plus profondément par l'humilité (1). »

Le grand docteur est en ceci, comme on va le voir, l'écho très fidèle de saint Benoît. Quand celui-ci envisage l'éventualité de « choses impossibles » que commanderait l'obéissance, que nous dit-il de faire ? De recevoir d'abord l'ordre en toute douceur et soumission. Que si, après réflexion, le moine constate que la chose enjointe excède

(1) II-II, q. 161, a. 2, ad 2.

réellement ses capacités ou ses forces, il peut représenter ses difficultés à l'abbé; mais, si le supérieur, après avoir entendu les objections, persiste dans l'ordre donné, alors, dit saint Benoît, « il faut que le moine se persuade que le commandement lui est utile et que, mettant sa confiance dans le secours de Dieu, il obéisse par le sentiment d'une charité sincère » : *Et ex caritate confidens de adjutorio Dei obediat* (1). Dieu ne peut manquer à une âme qui, plaçant ainsi sa confiance en lui, se lève généreusement, par amour pour lui, et entreprend les choses, même « impossibles », qui lui sont commandées.

Ce que nous disons ici des injonctions particulières, doit s'entendre également des charges et des emplois pour lesquels l'autorité désigne de plein droit. Le présomptueux, même s'il n'a pas la capacité voulue, réclame des postes qui le mettent en vedette; à l'opposé le faux humble décline toutes les fonctions, celle même qu'il se sentirait naturellement apte à bien exercer. Tous deux vont aux extrêmes. Quelle est l'attitude à approuver? Celle que recommande saint Benoît lui-même : accepter les charges par révérence et amour de Dieu, et ne mettre qu'en lui sa confiance, tout en ne négligeant rien pour les remplir avec la plus grande perfection naturelle possible. Car autant Dieu repousse celui qui s'élève en lui-même, *qui* SE *exaltat humiliabitur* (2), autant il prodigue son secours à celui qui, sachant sa propre faiblesse, met sa confiance dans le soutien d'en haut.

« Autre chose, dit saint Augustin, est de s'élever vers Dieu, et autre chose de s'élever contre lui; qui devant lui se prosterne, par lui est redressé; qui contre lui se dresse, par lui est prosterné (3). »

(1) Règle, ch. LXVIII.

(2) Luc. XIV, 11.

(3) « Aliud est se levare ad Deum, aliud est levare se contra Deum. Qui ante illum se projicit ab illo erigitur; qui adversus illum se erigit ab illo projicitur. » *Sermo 351, De utilitate agendae poenitentiae.*

V

Le fruit principal de l'humilité est de nous rendre tellement agréables à Dieu, que sa grâce, ne rencontrant plus d'obstacles, abonde en nous et nous apporte l'assurance de rester unis à Dieu par l'amour : c'est l'état de charité parfaite.

Après avoir expliqué les différents degrés de l'humilité, saint Benoît termine son exposé par une petite phrase qui ne semble pas avoir de relief — et qui pourtant est profonde et mérite qu'on s'y arrête. Le moine « qui aura parcouru tous ces degrés d'humilité, dit-il, parviendra *bientôt*, — retenez ce mot : *mox* — à cette charité parfaite d'où la crainte est bannie » : *Ego his omnibus humilitatis gradibus ascensis, monachus* MOX *ad caritatem Dei perveniet illam quae perfecta foris mittit timorem.*

Vous avez remarqué que les auteurs spirituels se laissent parfois aller à certains désaccords ou à certains flottements, quand ils ont à régler le rang de prééminence entre les vertus. Il est hors de doute que la reine des vertus est la charité ; mais la charité ne peut exister dans une âme sans l'humilité ; celle-ci, à cause de notre nature déchue, est la condition *sine qua non* de l'exercice de la charité. L'humilité n'est donc pas la perfection ; celle-ci, nous l'avons assez dit, consiste dans l'amour avec lequel nous demeurons, en toutes choses, unis par le Christ à Dieu et à sa volonté. Mais l'humilité, comme le dit très bien saint Thomas, est « une disposition qui facilite le libre accès de l'âme aux biens spirituels et divins » : *Est quasi quaedam dispositio ad liberum accessum hominis in spiritualia et divina bona* (1). La charité l'emporte sur l'humilité, comme la perfection d'un état l'emporte sur la disposition à cet état ; mais l'humilité, en achevant d'écarter les obstacles qui s'opposent à l'union divine, tient, de

(1) II-II, q. 161, a. 5, ad 4.

ce point de vue, le premier rang. En ce sens, dit explicitement saint Thomas (1), elle constitue le fondement même de l'édifice spirituel ; elle est la disposition qui précède immédiatement la charité parfaite, en sorte que, sans elle, sans son travail, l'état de charité et d'union parfaites à Dieu ne peut exister, encore moins se maintenir.

Bien que l'humilité soit donc en un sens une disposition négative, elle est si nécessaire et si infailliblement couronnée par la charité parfaite, que dans l'âme qui ne la possède pas, l'édifice spirituel est toujours exposé à la ruine faute de fondement ; tandis que celui qui la possède arrive en toute sûreté à l'état d'union. C'est ce que disait notre Louis de Blois, si versé dans la science de l'union à Dieu : « Plus on est humble, plus on est près de Dieu et proche de la perfection » : *Quanto quis humilior existit, tanto Deo vicinior et in perfectione evangelica excellentior est* (2).

La récompense sublime de l'humilité est d'avoir contribué, plus que toute autre vertu, à préparer l'âme à l'effusion des dons divins qui assurent l'union parfaite à Dieu : MOX *ad caritatem Dei illam quae perfecta est perveniet.* « Rien, en effet, n'est plus sublime que cette voix d'union, dit saint Augustin ; mais il n'y a que les humbles qui y marchent » : *Nihil excelsius via caritatis, et non in illa ambulant nisi humiles* (3). « Ce n'est pas par l'élèvement, mais par l'humilité qu'on parvient à Dieu » : *Non elatione, sed humilitate attingitur.*

(1) « *Primum* in acquisitione virtutum potest accipi dupliciter : uno modo per modum removentis prohibens, et sic humilitas primum locum tenet, in quantum scilicet expellit superbiam cui Deus resistit et praebet hominem subditum et patulum ad suscipiendum influxum divinae gratiae, in quantum evacuat inflationem superbiae. Et secundum hoc, humilitas dicitur spiritualis aedificii fundamentum » (a. 5, ad 2). Le saint Docteur montre ensuite en quel sens la foi doit être dite la première des vertus. Cf. *La foi, fondement de la vie chrétienne* dans *Le Christ, vie de l'âme.* — Voir également plus haut, pp. 185-188, la doctrine de S. Bernard.

(2) *Canon vitae spiritualis*, c. 7.

(3) *Enarrat. in Psalm.* CXLI, c. 7.

Un regard en arrière nous permet maintenant de juger combien la voie indiquée par le saint Patriarche pour nous faire parvenir à Dieu est à la fois simple, sûre et profonde. Il veut que par l'humilité, qui dérive elle-même de la révérence envers Dieu, le moine achève d'abolir les obstacles qui peuvent empêcher l'union de l'âme avec Dieu ; quand cette humilité possède vraiment l'âme, alors l'action du Saint-Esprit, n'étant plus contrariée par le péché ou par l'attache au péché, à la créature, à soi-même, est toute-puissante et féconde. C'est chose remarquable que saint Benoît semble n'avoir plus d'autre direction à donner à ses fils, une fois gravis par eux les degrés de l'humilité ; on dirait que, pour lui, le but est atteint : il quitte son disciple, il l'abandonne, pour ainsi dire, au souffle de l'Esprit ; car cette âme, ancrée pour toujours dans la crainte de Dieu et attendant tout du secours d'en haut, est tout ouverte aux effusions divines. Heureuse, trois fois heureuse l'âme arrivée à cet état ! Dieu agit librement en elle et la conduit comme par la main à la plus haute perfection, aux cimes de la contemplation ; car il veut notre sainteté, et sa nature le porte à se communiquer ; la seule condition qu'il y met est de ne rencontrer point d'obstacle à ses dons et à son action : cette condition, l'humilité la réalise. « Daigne le Seigneur, par l'action de son Esprit Saint, nous amener à ce bienheureux état de charité, après que, par l'ascension des degrés d'humilité, nous aurons purifié notre âme de ses péchés et de ses vices » : *Quae Dominus jam in operarium suum mundum a peccatis et vitiis Spiritu Sancto dignabitur demonstrare.*

Conclusion profonde et parfaitement juste d'un chapitre admirable.

VI

Il ne me reste plus maintenant qu'à vous indiquer quelques moyens de parvenir à cette vertu si indispensable.

Le premier de tous les moyens est la prière : *Primo qui-*

dem et principaliter per gratiae donum (1). Un degré élevé d'humilité est un don de Dieu, tout comme l'est un degré élevé d'oraison. « Notre-Seigneur lui-même, dit sainte Thérèse, met en nous l'humilité, et bien autrement que nos pauvres réflexions ne pourraient le faire. Quelle comparaison, en effet, entre nos réflexions et cette humilité vraie, accompagnée de lumière, que Dieu lui-même enseigne à l'âme et qui la fait rentrer dans le néant? (2) » Dieu, qui désire infiniment se donner à nous, ne repoussera certes pas notre prière, si nous lui demandons d'enlever le principal obstacle qui s'oppose en nos âmes à son action. Demandons donc souvent à Dieu cet esprit de révérence qui est la racine même de l'humilité et qui est une des caractéristiques les plus frappantes de l'esprit de saint Benoît : *Confige timore tuo carnes meas* (3); demandons-lui de nous montrer, dans la lumière de sa grâce, qu'il est tout et que sans lui nous ne sommes rien; un rayon de lumière divine fait plus en ceci que tous les raisonnements. L'humilité pourrait être appelée le reflet pratique de nos entretiens avec Dieu. Une âme qui n'entre pas fréquemment en contact avec Dieu dans l'oraison ne peut posséder l'humilité à un haut degré. Si, une seule fois, Dieu nous donnait d'apercevoir, au fond de l'âme, dans la lumière de sa présence ineffable, quelque chose de sa grandeur, nous serions remplis d'une révérence intense envers lui : le fonds de l'humilité serait acquis et nous n'aurions qu'à garder et entretenir fidèlement ce rayon de lumière divine, pour que l'humilité se développât et se maintînt en nous.

Livrons-nous donc souvent à la contemplation des perfections divines, non à la manière d'un philosophe qui veut contenter son esprit, mais dans la prière et l'oraison. « Croyez-moi, dit sainte Thérèse, nous ferons de bien meilleure vertu (la sainte parle de l'humilité) en nous attachant

(1) S. Thom., ibid. a. 6, ad 2.

(2) *Vie par elle-même*, ch. xv.

(3) Voir ce que nous avons dit plus haut, p. 198, sur le caractère *religieux* de la spiritualité bénédictine.

à la vertu de Dieu qu'en nous collant à notre limon... A mon avis nous n'arriverons jamais à nous bien connaître si nous ne nous efforçons de connaître Dieu. C'est en contemplant ses grandeurs que nous découvrirons notre bassesse, en envisageant sa pureté que nous verrons nos souillures (1). » C'est si vrai ! La considération de notre seule misère peut produire un sentiment *passager* d'humilité, mais ce n'est pas là la vertu qui est une disposition habituelle ; l'humilité ne naît foncièrement que de la révérence envers Dieu ; là est la seule cause qui puisse engendrer et surtout rendre stable la vertu (2).

Nous trouvons dans la liturgie un moyen précieux de connaître les perfections de Dieu. Dans les Psaumes, qui forment la trame de l'office divin, les perfections divines sont exposées par l'Esprit-Saint lui-même aux yeux de notre âme avec une incomparable richesse d'expressions. Nous y sommes, à tout moment, invités à l'admiration pour la grandeur et la plénitude de Dieu. Quand nous accomplissons bien l'office divin, notre âme peu à peu s'assimile ces sentiments exprimés par l'Esprit-Saint sur les perfections de l'être infini ; et ainsi naît et s'entretient sans cesse, sous la lumière d'en haut, cette révérence qui est la source de la vertu d'humilité.

Enfin l'un des moyens les plus importants est la contemplation de l'humilité du Christ Jésus et notre union, par la foi, aux dispositions de son Cœur sacré : n'avons-nous pas vu, au début de cet entretien, qu'il veut que « nous apprenions surtout de lui qu'il est doux et humble de cœur » ?

(1) Le *Château intérieur*, premières demeures, ch. 2. *Œuvres complètes*, Traduction des Carmélites, VI, pp. 55 et 56.

(2) « Pour maintenir notre âme dans l'abaissement de l'humilité, il est sans doute utile de considérer ce que nous sommes : la vue de notre misère, de nos déficiences, de nos fautes, est bien faite pour nous ranger dans l'ordre et nous ramener à la réalité. Cependant la considération de Dieu et de ses perfections est une source plus limpide et mieux nourrie où s'alimentera notre humilité. » D. Lottin, *L'âme du culte, la vertu de religion*, p. 43.

Le vénérable Louis de Blois écrit que « cette contemplation est le moyen le plus efficace pour nous guérir des plaies de l'orgueil (1) ». « Quand, dit la bienheureuse Angèle de Foligno, je vis où Jésus fut réduit quant à son humanité, je commençai à entrevoir pour la première fois les dimensions de mon orgueil (2). »

Plus d'une fois, au cours du chapitre qu'il consacre à l'humilité, saint Benoît rappelle l'exemple du Christ Jésus ; il nous dit de le considérer pour trouver en lui le modèle de cette vertu. Contemplons donc quelques instants notre divin Sauveur. En lui, l'humilité prenait racine dans la révérence qu'il avait pour son Père. L'âme de Jésus, toute baignée de la lumière céleste, voyait les perfections divines dans leur plénitude, et de cette vue naissait une révérence intense et parfaite. Isaïe dit que « l'Esprit du Seigneur devait se reposer sur le Christ », et vous savez que Notre-Seigneur s'est appliqué lui-même ce passage du Prophète : *Et requiescet super eum Spiritus Domini*. Mais quand il en vient à la crainte, le prophète emploie une expression autrement puissante : *Et* REPLEBIT *eum Spiritus timoris Domini* : « Et l'Esprit de la crainte de Dieu le remplira (3). » Quelle est cette crainte qui remplissait l'âme du Christ Jésus ? Ce n'était pas la terreur ; pour elle il ne pouvait être question de craindre les châtiments. Ce n'était pas non plus la crainte d'offenser Dieu : le Christ, jouissant de la vision béatifique, était impeccable. Qu'était donc cette crainte ? Le respect, l'adoration de la majesté divine. Et maintenant encore, bien que l'humanité de Jésus règne *in gloria Patris*, son âme de-

(1) « Nullo alio efficaciori remedio ulceribus superbiae medeberis quam si humilitatem Salvatoris tibi ob oculos animi ponas. Neque enim ipse sine causa dixit : Discite a me quia mitis sum et humilis corde. » *Canon vitae spiritualis*, c. 7. Sainte Térèse disait de même (*l. c.*) : « C'est en considérant son humilité que nous reconnaîtrons combien nous sommes éloignés d'être humbles. »

(2) *Le livre des visions*, l. I, ch. 30, *Jésus-Christ*.

(3) Isa. XI, 2, 3.

meure abîmée dans une révérence parfaite. Le Christ est et demeure le grand, le seul parfait adorateur de la Trinité.

C'est cette révérence qui, pour le Christ Jésus, était la source de l'humilité. Remarquez bien qu'il n'existait point dans le Christ de défectuosité morale ou d'imperfection qui pût être la raison de son abaissement. Bien au contraire ! Son humanité est l'humanité d'un Dieu : *Non rapinam arbitratus est esse se aequalem Deo* (1) ; en elle sont amassés « tous les trésors de science et de sagesse », parce qu'en elle « la divinité habite corporellement » ; sa perfection est admirable ; non seulement « personne n'a pu convaincre Notre-Seigneur de péché », mais il a « toujours accompli ce qui était agréable au Père ». Quelle perfection approchera jamais de celle-là ? Aucune faiblesse morale n'atteint « ce pontife saint, immaculé, plus élevé en sainteté que la cime des cieux ».

Mais cette humanité était créée, et comme créature, elle s'anéantissait devant Dieu dans une révérence infinie. Pour reconnaître les droits souverains de son Père, Jésus s'est offert à lui dans une soumission parfaite qui est allée jusqu'à la mort : *Exinanivit semetipsum factus obediens usque ad mortem* (2). Il a subi pour nous toutes les humiliations ; les juifs l'ont appelé « un possédé du démon » (3) ; ils l'ont accusé, dans l'accomplissement de ses miracles, d'obéir aux inspirations de Béelzébub, prince des ténèbres (4) ; ils ont cherché à le lapider. Puis l'heure de la Passion est venue. Lui qui est l'Éternel, Dieu de Dieu, le Tout-Puissant et la Sagesse infinie, il a été « rassasié — « soûlé », selon le terme expressif employé par Bossuet — d'opprobres » : *Saturabitur opprobriis* (5). Garrotté comme un malfaiteur, il est accablé de faux témoignages ; il est souffleté par un valet, en plein tribu-

(1) Philip. II, 6.
(2) Ibid. 7.
(3) Joann. VIII, 48 sq.
(4) Luc. XI, 15.
(5) Thren. III, 30.

nal, et couvert de crachats. Conduit devant Hérode, il est affublé d'une robe qui appelle sur lui l'insulte, entouré d'une soldatesque grossière et brutale, en face d'un homme qui n'a pour lui que du « mépris » : *Sprevit illum* (1). Qui aurait pu penser à de telles humiliations ? Un Dieu, qui gouverne par sa sagesse et sa puissance le ciel et la terre, traité comme un insensé, comme un roi de théâtre dont on s'amuse ?... Supposez que ce fût à nous que s'adressât la moindre de ces humiliations ? Que dirions-nous ? Saurions-nous, comme le veut saint Benoît, « avoir la grandeur d'âme nécessaire pour embrasser la patience et garder le silence ? » : *Tacita conscientia patientiam amplectatur*. Le grand Patriarche, en écrivant ces mots, avait assurément dans la pensée l'exemple du Christ accablé d'insultes aux jours de sa Passion : *Jesus autem tacebat* (2). Le Christ gardait extérieurement le silence ; mais dans son cœur, il répétait les versets prophétiques que le Psalmiste avait prononcés à son sujet : « Je ne suis plus un homme, mais un ver de terre, devenu l'opprobre du monde et le rebut du peuple » : *Ego autem sum vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis* (3).

Pourquoi toutes ces humiliations ? Pourquoi descendre dans de tels abîmes ? Pour expier nos orgueils et nos amours-propres. Pour nous montrer ce que doit être notre humilité. « Le Christ ne dit pas : Apprenez l'humilité des apôtres, apprenez-la des anges ; non, il dit : Apprenez-la de moi ; ma majesté est assez haute pour que mon humilité soit au fond de l'abîme ! (4) »

(1) Luc. XXIII, 11.
(2) Matth. XXVI, 63.
(3) Ps. XXI, 7.
(4) Bse Angèle de Foligno, *l. c.* ch. 63. Tout ce beau chapitre est à lire.

VII

Si nous contemplons ainsi fréquemment le Christ Jésus dans sa Passion, si nous nous unissons à Lui par la foi, soyons assurés qu'il nous fera participer à ses sentiments d'humilité, de révérence envers son Père, et d'abandon à ses volontés.

N'oublions pas non plus cette vérité si profonde, que l'humanité sainte n'avait de pouvoir que dans le Verbe auquel elle était unie ; d'elle-même, elle ne tirait aucun mobile d'action ; elle attendait de la divinité l'impulsion ; ses actions étaient bien d'elle, puisque la nature humaine en Jésus était parfaite ; mais elles n'avaient de valeur que par suite de l'union de l'humanité au Verbe. L'humanité rapportait à la divinité la gloire de toutes ses actions qui étaient admirablement saintes.

Il doit en être de même pour nous dans le domaine de notre activité spirituelle. Nous ne pouvons rien, de nous-mêmes ; abaissons-nous à la vue des perfections divines et pénétrons-nous de révérence. Nous devons mettre ensuite toute notre confiance dans notre union à Jésus-Christ par la foi et l'amour. En Lui, par Lui, avec Lui, nous sommes les enfants de notre Père céleste. Là est la source de cette confiance en laquelle notre abaissement trouve sa contrepartie, et sans laquelle il ne serait qu'humilité imparfaite et occasion de découragement. Nous imaginer que, même avec le Christ, nous sommes incapables de bonnes actions, c'est perdre de vue la grandeur des mérites de Jésus ; c'est ouvrir l'entrée de l'âme à la défiance spirituelle et au désespoir qui sont des fruits d'enfer. Par la vraie humilité, « on n'a aucune confiance en soi, comme venant de soi » : *Non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis* QUASI EX NOBIS ; notre puissance vient de Dieu, qui, naturellement et surnaturellement, nous donne l'être, la vie et le mouvement : *Sed sufficientia nostra ex Deo est...* (1) *In ipso enim vivimus,*

(1) II Cor. III, 5.

movemur et sumus (1). Et cette puissance s'étend à tout, parce que nous avons une confiance immense, sans limites, dans les mérites de notre chef divin, le Christ Jésus : OMNIA *possum*. Saint Paul ne nie donc pas qu'il se sente fort, puissant; mais cette force qu'il déploie ne lui vient que du Christ : *In eo qui me confortat* (2). La gloire du Christ est précisément de changer notre faiblesse en puissance, à la louange de sa grâce : *Sufficit tibi gratia mea*; *nam virtus in infirmitate perficitur* (3). Plus nous nous sentons misérables, plus la grâce peut agir et se manifester en nous; cette grâce n'est jamais si puissante que lorsque l'homme reconnaît qu'il ne peut rien sans elle; et c'est pourquoi saint Paul, qui recherchait tant à exalter le Christ, s'écrie qu'il ne se glorifie que dans ses faiblesses et infirmités afin que la grâce du Christ apparaisse avec plus de relief, manifeste davantage son triomphe et qu'ainsi tout honneur retourne à celui qui est notre Dieu : *In laudem gloriae gratiae suae* (4).

Les orgueilleux qui prétendent tirer d'eux-mêmes leur puissance, commettent le péché de Lucifer qui disait : « Je monterai, je m'élèverai, je placerai mon trône dans les cieux, et je serai semblable au Très-Haut » ; comme Lucifer, ils seront terrassés et précipités dans l'abîme : *Qui se exaltat, humiliabitur* (5). Mais que dirons-nous? Que sans le Christ, nous ne pouvons rien faire, comme il l'a prononcé lui-même : *Sine me nihil potestis facere* (6). Nous proclamons que c'est par Jésus, avec Jésus, que nous pouvons arriver à la sainteté et pénétrer dans les cieux ; nous disons au Christ : « Maître, je suis pauvre, misérable, nu, faible, j'en suis tous les jours de plus en plus convaincu ; si vous m'aviez traité, à certaines heures de mon

(1) Act. XVII, 28.
(2) Philip. IV, 13.
(3) II Cor. XII, 9.
(4) Eph. I, 6.
(5) Luc. XIV, 1.
(6) Joan. XV, 5.

existence, comme je le méritais, je serais sous les pieds des démons. Mais je sais aussi que vous êtes ineffablement puissant, grand et bon ; je sais que le Père vous aime tant qu'il a mis toute souveraineté en vos mains ; je sais qu'il a placé en vous tous les trésors de sainteté que les hommes peuvent désirer ; je sais que vous ne repoussez pas ceux qui viennent à vous. C'est pourquoi, tout en vous adorant du plus profond de mon âme, j'ai pleine confiance en vos mérites et en vos satisfactions ; je sais que, tout misérable que je suis, vous pouvez par votre grâce me combler de vos richesses, m'élever jusqu'à la divinité, pour me rendre semblable à vous et me faire partager votre divine béatitude ! »

De tels sentiments vivifient l'âme, au milieu de son anéantissement, et la poussent à se livrer, avec amour, ferveur et joie, à tout ce que le Christ demande d'elle, si pénible que ce soit ; de plus, de tels sentiments, quand ils viennent du fond du cœur, glorifient extrêmement Dieu, parce qu'ils reconnaissent et proclament la plénitude de puissance que le Père a voulu mettre entre les mains de son Fils bien-aimé Jésus-Christ : *Omnia dedit in manu ejus* (1). Ne l'oublions jamais : c'est le désir suprême du Père que son Fils soit glorifié : *Clarificavi et iterum clarificabo* (2). Or, nous ne glorifierons jamais tant Notre-Seigneur qu'en reconnaissant, par toute notre vie, qu'il est la source unique de toute grâce, qu'il est le seul saint, le seul Sauveur, le seul médiateur, à qui soit tout honneur et gloire dans l'union du Père et de l'Esprit. Il n'y a que la vraie humilité qui puisse rendre cet hommage à Dieu et à Jésus, car seules les âmes humbles éprouvent le besoin des mérites du Christ et y ont foi. L'orgueil et la fausse humilité ne peuvent nourrir de pareils sentiments. L'orgueil n'attend tout que de lui-même ; il n'éprouve pas la nécessité habituelle de recourir au Christ. Quant à la

(1) Joan. III, 35.
(2) Ibid. XII, 28.

fausse humilité, elle se déclare incapable de tout, même en présence de la grâce ; elle fait par là injure aux mérites de Jésus : elle abat l'âme, — sans glorifier Dieu.

Le Christ Jésus disait un jour : *Ego si exaltatus fuero a terra omnia traham ad meipsum* (1). « Une fois que je serai élevé de terre, sur la croix, ma puissance sera telle que je pourrai élever jusqu'à moi ceux qui auront foi en moi. Ceux qui regardaient le serpent d'airain, au désert, étaient guéris ; ainsi ceux qui me regardent avec foi et amour seront, malgré leurs fautes, leurs blessures et leur indignité, attirés à moi et je les élèverai jusqu'au ciel. Moi, qui suis Dieu, j'ai consenti par amour pour vous à être suspendu à la croix comme un maudit. En retour de cette humiliation, j'ai le pouvoir d'élever avec moi jusqu'aux splendeurs des cieux d'où je suis descendu, ceux qui croient en moi. Je viens du ciel, et j'y remonterai, mais en y menant avec moi ceux qui espèrent en ma grâce. Cette grâce est si puissante qu'elle peut vous unir à moi, et vous unir si indissolublement que « personne ne puisse arracher de mes mains ceux que mon Père m'a donnés et que j'ai, par pure miséricorde, rachetés de mon précieux sang (2). »

Quelle perspective pleine de consolation pour l'âme humble, que celle de partager un jour, grâce aux mérites de Jésus, son exaltation ! Saint Paul nous parle en termes sublimes de cette suprême exaltation de Notre-Seigneur, contrepartie de ses abaissements. « Le Christ s'est anéanti... c'est pourquoi Dieu l'a élevé au-dessus de tous, il lui a donné un nom au-dessus de tout nom afin que tout genou fléchisse devant Jésus sur la terre, dans le ciel et dans les enfers et que toute langue proclame qu'il vit maintenant dans la gloire du Père : *Semetipsum exinanivit... propter quod et Deus exaltavit illum* (3). Remarquons

(1) Joan. XII, 32.
(2) Cf. Joan. X, 29.
(3) Philip. II, 7, 9.

ce *propter quod*. C'est *parce que* Jésus s'est humilié qu'il est exalté ; parce qu'il s'est abaissé jusqu'à souffrir l'ignominie des maudits attachés à un gibet, que Dieu a exalté son nom jusqu'au plus haut des cieux. Désormais, il n'y aura pas, hormis le sien, d'autre nom dans lequel les hommes puissent être sauvés (1); unique est ce nom ; sublime est la gloire, souveraine est la puissance dont jouit l'Homme-Dieu assis à la droite du Père dans les splendeurs éternelles. Tous les élus se prosternent devant lui, dans l'adoration la plus profonde, et chantent sans cesse : « Vous nous avez rachetés de tout peuple, de toute nation, de toute tribu : honneur et louange, gloire et puissance vous soient rendus, ô Christ Jésus ! (2) » Et ce triomphe incomparable est le fruit d'une incommensurable humilité.

Nous retrouvons ici toute la doctrine de saint Benoît. Lui aussi nous a dit que pour arriver à cette *exaltatio caelestis* où l'âme est absorbée en Dieu, il nous faut passer par les abaissements de l'humilité. Ici-bas, l'humilité nous conduit du renoncement au péché à la plénitude de la charité : *Mox ad caritatem perfectam perveniet* ; à mesure qu'elle progresse en soumission humble, l'âme s'élève vers l'union divine. Elle s'élève aussi vers la gloire céleste. La loi rappelée par saint Benoît au début du chapitre est celle qu'a portée le Christ Jésus lui-même, notre modèle ; elle s'est admirablement réalisée en lui ; mais cette loi atteint tous les membres dont il est le chef, et le Christ ne prépare une place de gloire dans son Royaume qu'à ceux qui sur la terre ont participé à ses abaissements divins : *Qui se humiliat exaltabitur*.

Abbaye de Maredsous.

D. C. Marmion.

(1) Act. IV, 12.
(2) Cf. Apoc. V, 9, et VII, 12.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Le culte du saint Précurseur

(Suite)

Avec la prédication de saint Jean-Baptiste, commence proprement l'Évangile. Saint Marc le dit positivement : *Initium Evangelii Jesu Christi... Fuit Joannes in deserto baptizans et praedicans* (1). Et saint Luc relate les débuts du ministère prophétique du Précurseur, comme on ne le fait que pour les événements les plus considérables de l'histoire : *Anno autem quintodecimo imperii Tiberii Caesaris, procurante Pontio Pilato Judaeam, tetrarcha autem Galilæae Herode, Philippo autem fratre ejus tetrarcha Iturææ, et Trachonitidis regionis, et Lysania Abilinae tetrarcha, sub principibus sacerdotum Anna et Caipha* : FACTUM EST VERBUM DOMINI SUPER JOANNEM, *Zachariae filium, in deserto* (2). Le moment de la naissance du Sauveur n'avait pas été rapporté avec une semblable solennité.

Et de fait, la prédication qui commençait, — celle du dernier et du plus grand de tous les prophètes, — ne devait pas seulement annoncer la venue imminente du règne de Dieu, mais elle devait se transformer en un témoignage public rendu au Messie, présent sur la terre : *Et cecinit adfuturum et* ADESSE MONSTRAVIT (3). Il est vrai que Jean n'avait pas attendu les jours de son ministère pour accomplir l'office de témoin. Déjà dans le sein de sa mère, il s'était révélé comme le héraut du Verbe. « *Maternis visceribus latens, et Unigenitum Dei praescia exsultatione praenuntians* », nous dit la préface du sacramentaire

(1) Marc. I, 1-4. Quelle que soit la ponctuation adoptée, le sens est toujours celui-ci : l'Évangile a commencé par la prédication de Jean.
(2) Luc. III, 1-2.
(3) Secrète de la messe de la Nativité de saint Jean-Baptiste.

léonien, à laquelle nous avons fait allusion plus haut. Dans la circonstance, Jean n'avait rendu qu'un témoignage tout à fait privé, isolé, et par anticipation du rôle qu'il jouerait plus tard, à l'heure voulue de Dieu. Mais ce fait jette une si vive lumière sur la grandeur surhumaine de notre Témoin, qu'il nous faut bien contempler, ne serait-ce qu'un instant, cette scène de la Visitation qui est une des plus doucement mystérieuses de l'Évangile, et que saint Ambroise a commentée avec la suavité dont il a le secret. C'est réellement pendant qu'il réside au-dedans de sa mère, que Jean reçoit du Verbe lui-même, par l'intermédiaire de la Vierge qui Le porte en Elle, son éducation de précurseur et de témoin, de telle sorte qu'il ne sort du sein d'Elisabeth qu'avec tout le développement d'un homme parvenu à sa maturité ; car c'est bien un grand homme qu'Elisabeth a mis au monde : *Elisabeth Zachariae magnum virum genuit* (1re ant. de Laudes). Si saint Luc ne nous parle pas du temps de l'enfance de Jean, nous dit saint Ambroise, c'est qu'en réalité Jean n'en eut point : « ... tempus siletur infantiae, eo quod praesentia Domini, matris in utero roboratur, qui infantiae impedimenta nescivit ». Déjà dans le sein maternel, il avait, pour mesure, l'âge parfait de la plénitude du Christ : « Neque enim ullam infantiae sensit aetatem, qui supra naturam, supra aetatem, *in utero situs matris a mensura perfectae coepit aetatis plenitudinis Christi* (1). »

Ce qui nous frappe le plus en cette première rencontre du Christ et de son Précurseur, c'est que tout se fait par Notre-Dame. Jésus veut se donner à Jean par sa Mère. Il vient à lui, son serviteur, contenu dans cette nouvelle arche d'alliance qu'est la Vierge Marie, Il n'agit sur lui que par Elle, Il le sanctifie par Elle. En vérité, il est difficile de trouver une scène où se réalise plus manifestement la maternité surnaturelle de Notre-Dame, que celle de la Visitation. D'autant plus que saint Jean-Baptiste est en la circonstance le représentant de l'humanité tout entière, comme le sera plus tard le disciple bien-aimé au pied de la Croix. Au jour de la Visitation, la tête du serpent reçoit le premier coup du talon de la femme, « et Jean délivré est en cela le Précurseur de nous tous (2) ». Il est bien

(1) *In Luc.*, II, 30.

(2) L'*Année liturgique*, le temps après la Pentecôte, t. III. La Visitation.

vrai que Satan renversé par l'apparition de la Vierge subit dans l'âme de Jean sa plus belle défaite, et que cette défaite est le gage du triomphe définitif réservé au Christ et à son Église.

C'est encore sous l'influence de Notre-Dame, qui le met en contact avec le Verbe fait chair, que Jean sanctifié commence à faire son office de témoin : « si ce n'est encore par la voix, dit Bossuet, c'est par ce soudain tressaillement », et il ajoute : « la voix même ne lui manque pas, puisque c'est lui qui secrètement anime celle de sa mère. Jésus vient à lui par sa mère, et Jean Le reconnaît par la sienne (1). »

Et qu'est-ce donc que Jean publie ainsi par la voix d'Élisabeth, si ce n'est la gloire de la très sainte Vierge Marie? — De même que Jésus a voulu sanctifier Jean par le moyen de sa Mère, Jean ne veut rendre son premier témoignage au Christ qu'en proclamant la sainteté de Notre-Dame, et en exaltant son incomparable grandeur : « *Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui... et beata quae credidisti...* (2) ». Témoin du Christ, Jean est du même coup le témoin de sa divine Mère.

Cette scène de la Visitation, si remplie de mystères, est donc bien importante au seul point de vue qui nous occupe ici, — non seulement parce qu'elle fournit à Jean l'occasion de rendre son premier et si extraordinaire témoignage, mais encore parce qu'il s'y établit entre la Vierge et lui un lien particulièrement étroit, qu'il n'est peut-être pas inutile de rappeler à la piété de beaucoup. Comment d'ailleurs un décret de la Sagesse éternelle aurait-il pu rapprocher tout spécialement le Précurseur du Fils de Dieu, sans le rapprocher pareillement de sa divine Mère?

Le texte évangélique semble suggérer que Notre-Dame revint à Nazareth sans avoir assisté à la naissance de Jean, et sans l'avoir pressé sur son cœur (3). Mais il est bien évident que la très sainte Vierge, inséparablement unie au fruit divin de ses entrailles, n'avait pu séjourner trois longs mois auprès de sa cousine Élisabeth, sans exercer une remarquable et très pénétrante influence sur l'enfant prédestiné que celle-ci portait en son sein. C'est même pour le plus grand profit du saint Pré-

(1) *Élévations sur les mystères*, XIV^e^ semaine, 3^e^ élévation.
(2) Luc. 1, 42-45.
(3) Luc. 1, 56.

curseur, nous fait observer saint Ambroise, qu'Elle fit un séjour si prolongé dans la maison de Zacharie : « Non enim sola familiaritatis est causa quod diu mansit, sed etiam tanti vatis profectus. » Si, dès l'arrivée de la Vierge, Jean recevait la plénitude de l'Esprit-Saint, quels progrès spirituels ne dut-il pas réaliser par le fait de sa longue présence : « Nam si primo ingressu tantus processus exstitit... quantum putamus usu tanti temporis sanctae Mariae addidisse praesentiam (1)? »

Lorsque Jean sortit du sein de sa Mère, plus grand déjà qu'un homme et égal aux anges, nous dit saint Pierre Chrysologue (2), il avait été divinement préparé à sa fonction de héraut du Verbe. Et pourtant celui qui n'avait été envoyé qu'à la seule fin de rendre témoignage à la Lumière ne devait passer qu'un temps relativement très court dans le ministère de la prédication, car c'est dans la solitude du désert que s'écoulera presque toute sa vie. Ceci constitue encore une singulière ressemblance entre notre saint et le Christ, *Lumière du monde*, qui enveloppa la presque totalité de son court passage ici-bas dans l'ombre de Nazareth. Jamais nous n'admirerons assez ce profond dessein de l'éternelle Sagesse, qui, pour notre instruction, fait se consumer à peu près entièrement, dans le silence et la retraite, l'existence terrestre du Verbe et de la Voix du Verbe.

Plus grand qu'un homme dès sa naissance, Jean ne cessa de se développer, et de se fortifier selon l'esprit, à tel point que, son âme se trouvant trop à l'étroit dans ce monde, il dut le fuir pour se fixer dans le désert et y recevoir de la seule action de Dieu, sans aucun secours humain, l'achèvement de sa croissance. C'est alors que Bossuet nous le montre, se livrant pleinement à l'influence du Verbe qui opère invisiblement, de loin comme de près, et s'occupant de ses grandeurs qu'Il devait prêcher. « Il l'adorait dans le silence avant que de l'annoncer par sa parole; il l'écoutait au dedans ; il s'enrichissait de son abondance, de sa plénitude avant que d'apprendre aux hommes de s'en approcher (3). » Origène suppose que Jean s'entretenait familièrement avec Dieu, comme jadis le faisait Moïse (4).

(1) Op. cit., II, 29.
(2) « Nascitur major homine, par angelis ». *Serm.* 91.
(3) Op. cit., XV[e] semaine, 7[e] élévation.
(4) « Digne igitur qui sic conceptus fuerat et natus, non exspecta-

Jean resta dans le désert, « attaché aux ordres de Dieu, sans s'ingérer de quoi que ce soit, sans empressement de paraître (1) », jusqu'au moment où l'Esprit lui donna le signal de se manifester et de rendre témoignage.

Eternellement requis de par le même décret qui avait prévu l'Incarnation et qui en avait réglé les circonstances, ce témoignage du Précurseur était nécessaire. Dans l'accomplissement de sa mission rédemptrice, le Christ ne pouvait pas plus se passer du témoignage de Jean que de ses propres miracles. Sans doute le Fils de Dieu, comme Il le déclare Lui-même, n'avait rien à attendre de l'autorité d'un homme : « *Ego autem non ab homine testimonium accipio...* (2) », mais remarquons bien qu'en la circonstance Jean ne faisait rien en son nom personnel, car c'était le témoignage du Père céleste qu'il avait à recevoir et à transmettre au monde. C'est précisément pourquoi, faisant complètement abstraction de tout ce qu'il pouvait savoir par ses propres moyens, Jean ne voulut manifester que sur un signe exprès venu d'en-haut Celui que de certitude privée il tenait déjà pour le Christ. Jean n'est, quant à lui, que l'interprète authentique, le héraut légitimement investi du témoignage de Dieu : « *Et moi je ne le connaissais pas : mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et se reposer, c'est lui qui baptise dans l'Esprit-Saint. Et moi j'ai vu et j'ai rendu témoignage que Celui-là est le Fils de Dieu* (3). »

A la manifestation qui suivit le baptême du Christ n'assistaient ni Pierre, le chef futur du Collège apostolique, ni vraisemblablement aucun de ceux qui devaient être les colonnes de l'Église. En tout cas, de ceux qui étaient présents et qui pouvaient percevoir quelque chose d'un spectacle très réel,

vit ut a patre nutriretur usque ad diem ostensionis suae ad Israel, sed recessit, fugiens tumultum urbium, populi frequentiam, vicinam civitatum, et abiit in deserta ubi purior aer erat et cœlum apertius, et familiarior Deus, ut... vacaret orationibus, et cum angelis conversaretur appellaretque Dominum, et illum audiret respondentem atque dicentem : *Ecce adsum.* Sicut enim Moyses loquebatur, et Deus respondebat ei : sic puto quod Joannes locutus fuerit in deserto, et Dominus responderit ei ORIGÈNE, *In Luc.* Homil. XI.

(1) Bossuet, loc. cit.

(2) Joan. v, 34.

(3) Joan. I, 33-34.

Jean seul eut l'intelligence de la scène mystérieuse qui s'offrait aux regards, et seul il comprit, dans toute leur profondeur, les paroles du Père céleste à Jésus : « *Tu es Filius meus dilectus, in te complacui* (1). » Or cette manifestation, qui constitue proprement l'Épiphanie du Seigneur et qui le révèle comme le Christ de Dieu, est, cela va sans dire, d'une importance capitale dans le ministère de Jésus. Elle fournit le point initial de son activité messianique. L'affirmation du Père céleste est à la base du récit évangélique; toutes les déclarations qui s'y surajoutent, tous les signes qui lui succèdent, ne font que vérifier et confirmer ce témoignage fondamental, dont Jean s'est fait, de par l'ordre de Dieu, l'interprète, et sur lequel, en définitive, repose notre foi. «... Notre foi en Jésus-Christ, dit Bourdaloue, est donc originairement fondée sur le témoignage de ce grand saint, puisqu'en effet c'est par lui que nous avons cru, par lui que la voie du salut nous a été premièrement révélée, en un mot par lui que nous sommes chrétiens (2). » Et la voix de Jean se fera toujours entendre jusqu'aux extrémités de la terre, répétant sans cesse : « *Hic est Filius Dei* (3). » Ce n'est donc pas sans raison que, chaque année, l'Église redit de Jean lui-même, dans l'épître de sa fête, les paroles qu'Isaïe appliquait directement au Sauveur : *Ecce dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terrae* (4). Ce qui, soit dit en passant, « nous montre une fois de plus l'étroite union du Christ et de son Précurseur dans l'œuvre de la Rédemption (5) ». Comment ne pas voir, après cela, que la dévotion à saint Jean-Baptiste est, au premier chef, une *dévotion catholique* ?

* * *

Dans le témoignage que Jean rend au Verbe, son intelligence du mystère du Christ apparaît profondément sûre et lumineuse. D'un regard clair et perçant comme celui de l'aigle, il pénètre jusqu'au cœur de ce mystère et en embrasse toute l'étendue. Ce que les apôtres apprendront avec tant de lenteur,

(1) Marc. I, 11.
(2) Bourdaloue, *Sermon pour la fête de saint Jean-Baptiste.*
(3) Joan. I, 34.
(4) Is. XLIX, 6.
(5) L'*Année liturgique.* La Nativité de saint Jean-Baptiste.

et d'une manière si laborieuse, pour ne le comprendre pleinement qu'au jour de la Pentecôte, Jean le sait dès sa première rencontre avec le Christ.

Aussitôt qu'il commence à rendre témoignage, Jean découvre en Jésus tout ce qu'Il est. Non seulement depuis la manifestation du baptême, Il a la certitude divine et infaillible que Jésus est le Messie et le Fils éternel de Dieu descendu du ciel, mais surtout, du premier coup, il voit en Lui l'Agneau de Dieu. D'un mot, il met en relation étroite l'Incarnation du Verbe et le Sacrifice de la Croix. Cette attitude de Jean est au reste fort joliment exprimée dans une des très belles antiennes de la fête de la Circoncision : *Ecce Maria genuit nobis Salvatorem, quem Joannes videns exclamavit, dicens : Ecce Agnus Dei...* (1) » La disposition divine, en vertu de laquelle le Seigneur ne peut entrer dans la gloire qu'en passant par la souffrance, est précisément ce que Jésus aura le plus de peine à faire comprendre de ses apôtres. Après la résurrection ceux-ci ne se résoudront que bien difficilement à admettre cette nécessité de la Croix, comme instrument indispensable du triomphe. Jean, lui, perçoit, dès le premier instant, que le Fils de Dieu n'est descendu sur la terre que pour s'offrir en sacrifice à son Père. Il sait que le Christ n'est venu au monde que pour l'heure décisive de son oblation sanglante, *son* heure, comme Il l'appelle — « *Propterea veni in horam hanc* (2) ». — En même temps qu'il contemplait l'Agneau immolé, Jean voyait se dérouler autour de Lui, dans une perspective dont Il occupait le centre, toute l'œuvre surnaturelle, non seulement dans sa phase terrestre, mais aussi dans cette phase définitive et glorieuse que décrit l'Apocalypse (3). Nul doute que le Témoin de l'Agneau qui avait mission de donner aux hommes la *science du salut*, n'ait connu tout ce que renfermait de richesses et de vertu le Sacrifice de la Croix. Il n'en ignorait, bien sûr, ni le caractère expiatoire, ni la valeur rédemptrice, que révélaient à l'avance l'immolation de l'Agneau Pascal, et cette prophétie d'Isaïe sur le Messie souffrant (4), à laquelle

(1) 5e antienne de Laudes.

(2) Joan. XII, 27.

(3) Sur le symbole de l'Agneau dans l'Apocalypse, nous renvoyons au remarquable commentaire du R. P. Allo, O. P. : *Saint Jean. L'Apocalypse*. Paris, Gabalda, 1921.

(4) Is. LIII.

Jean faisait aussi très probablement allusion. Il en découvrait encore l'efficacité universelle, lorsqu'il désignait le Christ, comme la victime qui enlève le péché du monde : *Ecce qui tollit* PECCATUM MUNDI (1). — Il convenait donc bien que l'Église, non contente de rappeler, au canon de la Messe, la mémoire de celui qui avait présenté aux hommes l'Agneau véritable, lui réservât une part spécialement *honorable* dans le Sacrifice renouvelé du Sauveur (2).

Au moment où il rendait son témoignage, Jean avait déjà sur le mystère du Christ Rédempteur toute la lumière que saint Paul devait lui aussi recevoir directement de Dieu, afin de la répandre sur le monde. C'est pour cela que le regard de saint Jean comme celui de saint Paul ne se repose pas exclusivement sur la personne même de Jésus. Il sait que Jésus n'est pas à Lui seul le Christ tout entier, mais qu'il lui faut se compléter par le développement successif des membres de son Église. Pour le Précurseur devançant l'apôtre des Gentils, c'est le genre humain dans son universalité et sans aucune distinction de race, qui est appelé à constituer ce corps mystique dont tout l'accroissement viendra de Jésus son chef. Sur ce point-là encore, remarquons combien Jean est en avance sur les apôtres, que leurs préjugés d'un particularisme très étroit maintiendront si longtemps rebelles à toute idée d'un royaume de Dieu, dont l'avenir ne serait pas lié aux destinées politiques d'Israël. La question que les disciples posent au Seigneur à l'instant même où Il les quitte pour remonter dans sa gloire, nous en dit assez long sur leur état d'esprit (3). Jean, dont l'enseignement reflète si bien, nous l'avons déjà noté, la doctrine, aux larges vues, du prophète Isaïe, proclame ouvertement l'universalité du royaume de Dieu. Chacun sait avec quelle rude franchise il avertit les Juifs que le privilège de leur race est périmé, et qu'il ne sert plus à rien de descendre d'Abraham selon la chair, sans la pratique des œuvres qui découlent de la justice intérieure. « *Faites donc de dignes fruits de repentir. Et n'essayez pas de dire en vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père : car je vous dis que de ces pierres mêmes Dieu*

(1) Joan. I, 29, 36.

(2) Prière *Suscipe sancta Trinitas*, que le prêtre récite immédiatement après le lavement des mains.

(3) Cf. Act. I, 6.

peut faire naître des enfants à Abraham (1). » Ces paroles du Précurseur fournissent à l'avance le thème que développeront saint Paul dans l'Épître aux Romains, et saint Jean dans son Évangile.

Et ce que le Précurseur a contemplé, ce n'est pas seulement la diffusion du règne du Christ parmi toutes les nations de la terre, mais c'est aussi son extension à travers les siècles par le mystère de l'Église. Le grand dessein que Dieu avait caché avec tant de soin aux puissances célestes (2), du moins quant aux circonstances particulières de sa réalisation, était très certainement connu de Jean à l'heure où il rendait son témoignage. L'incomparable sagesse de ce saint, que les Pères disent égaler les anges, ne pouvait manquer de saisir le plan sublime où se manifeste dans toute sa splendeur la Sagesse multiforme de Dieu. Qui donc était plus qualifié que Jean pour comprendre la pleine signification du baptême dont il fut le ministre? Comment l'*Amicus Sponsi* n'aurait-il pas vu que le Christ plongeait avec Lui, dans les eaux du Jourdain, l'Église son Épouse pour lui rendre sa glorieuse beauté en effaçant ses taches et ses rides? (3) Comment le témoin du Verbe incarné n'aurait-il pas reconnu qu'au moment où le Père céleste disait à Jésus : « *Tu es Filius meus dilectus, in te complacui* (4) », Il nous regardait en Jésus-Christ et nous voyait incorporés à Lui?

Pour que Jean ait pu avoir une perception si lumineuse et si nette de l'œuvre éternellement préméditée et caressée par la Sagesse de Dieu, il faut que dans l'âme du Précurseur la divine charité ait surpassé toute mesure. Car si pour connaître les pensées de Dieu, l'esprit de l'homme ne doit faire qu'un avec l'Esprit du Christ — « *Quae Dei sunt, nemo cognovit, nisi Spiritus Dei* (5) » — cette union de l'esprit à l'Esprit ne se réalise jamais que par la charité, et en proportion de la charité : *Qui autem adhaeret Domino, unus Spiritus est* (6).

(1) Matth. III, 8-9.

(2) Eph. III, 10.

(3) Ce point de vue est admirablement mis en lumière dans la liturgie de l'Épiphanie. Il suffirait de citer la splendide antienne de *Benedictus* : « *Hodie cœlesti Sponso juncta est Ecclesia, quoniam in Jordane lavit Christus ejus crimina...* » Cette antienne paraît, du reste, n'être qu'un écho du texte de saint Paul, Eph. V, 25-27.

(4) Marc. I, 11.

(5) I Cor. II, 11.

(6) I Cor. VI, 17.

C'est justement parce que, dans l'âme de Jean, la charité avait atteint ses plus hautes cimes, qu'elle a produit en lui, comme en aucun autre, ses fruits les plus savoureux de joie et de paix. Se pouvait-il que le messager du Prince de la Paix ne fût pas lui-même un messager de paix, un *pacifique*, et que l'Ange envoyé par Dieu pour préparer les voies à son Christ ne procurât pas au monde un avant-goût de la paix réservée au temps messianique? — Du reste, avec la mission de Jean commence réellement l'édification de l'Église, et donc aussi la restauration de l'ordre, qui ne peut s'achever que dans la paix. Jean a un tel désir de voir se rétablir l'équilibre rompu par le péché, un tel amour de la justice de Dieu, qu'il suffit au Seigneur de mettre en avant les dispositions divines : « *Sine modo, sic enim decet nos implere omnem justitiam* (1) », pour vaincre l'humilité de son Précurseur et l'obliger à lui conférer son baptême.

Que l'aspect, sinon douloureux, du moins toujours austère et grave de ce nouveau Jérémie, ne nous fasse pas oublier que personne n'a connu, plus que Jean, les douceurs du fruit le plus délicieux de la divine charité et qui est la joie spirituelle. Celui qui n'était selon tout lui-même qu'une relation vivante au Christ, et qui ne s'appartenait en rien, ne pouvait goûter d'autre joie que la joie du Christ. Jean ne pouvait véritablement se réjouir que dans le Seigneur. Mais ce qui mit le comble à sa félicité, il nous le dit lui-même, ce fut d'assister à la rencontre du Christ et de son Église, et de contempler en témoin la réalisation du mystère du Christ par le don réciproque de l'Épouse à l'Époux, et de l'Époux à l'Épouse : « *Qui habet sponsam, sponsus est : Amicus autem sponsi, qui stat et audit eum gaudio, gaudet propter vocem sponsi.* Hoc *ergo* GAUDIUM MEUM IMPLETUM EST (2). » Rien n'est plus pur, plus élevé, plus radieux, que la joie de Jean, rien surtout ne ressemble davantage au *gaudium de veritate* de la béatitude éternelle.

*
* *

Au séjour de la gloire, saint Jean-Baptiste jouit évidemment de la récompense que lui assure sa sainteté sans pareille. Non

(1) Matth. III, 15.
(2) Joan. III, 29.

seulement il laisse très loin derrière lui tous les justes de l'Ancien Testament, patriarches et prophètes, mais nous le voyons, toujours Précurseur, conduire les différents chœurs de saints de l'économie nouvelle. Son témoignage, dont le retentissement universel se répercute jusqu'à nous, fait de cet Envoyé de Dieu, *Missus a Deo,* plus qu'un apôtre, et le met bien en avant de la cohorte de tous les autres témoins du Verbe, martyrs ou confesseurs. Sa vie de contemplation et de pénitence le recommande comme un incomparable modèle aux ascètes du désert ou du cloître. Enfin le sang très pur qu'il a versé pour l'honneur de la chasteté, dont la cause est étroitement unie à celle de la vérité, lui donne le droit de précéder les vierges à la poursuite de l'Agneau.

C'est ainsi que Jean, qui a devancé le Christ, en la personne même de Jésus, Le précède encore selon qu'Il s'identifie avec les membres les plus parfaits de son corps mystique. Le titre de Précurseur résume donc bien tous les autres. Il est l'abrégé de toutes les promesses de la loi de grâce. L'Église salue, le 24 juin, le Christ Roi du Précurseur, *Regem* PRAECURSORIS *Dominum* (1), parce qu'elle considère que Jean fournit à lui seul le gage et les prémices des futures conquêtes du Verbe victorieux. Par cela qu'il rappelle le lien unique qui l'unit au Christ, le titre de Précurseur est le titre propre de son insigne noblesse. Et surtout, l'Église, en réservant à cette appellation une valeur pour ainsi dire officielle, veut donner à entendre qu'elle répond à une réalité, et que Jean demeure, à ses yeux, et pour toujours, *le* Précurseur. Actuellement encore, saint Jean-Baptiste exerce sa fonction en préparant sans cesse les âmes à ce perpétuel avènement du Christ, qui se poursuit mystérieusement dans le temps, et qui ne prendra fin que le jour où le corps mystique aura atteint sa plénitude. N'est-ce pas la pensée qui se fait jour en bien des textes liturgiques, et en particulier dans cette collecte de la vigile de la Nativité, où l'Église sollicite le Seigneur de remettre à saint Jean le soin de diriger ses enfants sur la voie du salut : « ... *ut familia tua per viam salutis incedat : et beati Joannis praecursoris hortamenta sectando, ad eum quem praedixit, secura perveniat...* (2) » ? Au fond

(1) Invitatoire de la Nativité de saint Jean-Baptiste.

(2) Comment ne pas citer la très belle antienne du processionnal actuellement en usage chez les moines bénédictins de la Congréga-

c'était bien le sens de la prophétie de Zacharie, entendue sans restriction : «... Praeibis enim ante faciem domini parare vias ejus (1). »

Et au fait, qui donc oserait soutenir que la vocation des saints se termine avec la phase terrestre de leur existence ? Comment les bienheureux ne poursuivraient-ils pas beaucoup plus efficacement dans le ciel ce qu'ils ont commencé ici-bas ? On a dit de saint Thomas qu' « il a une vocation constante de communication » et qu'il est « Docteur *in aeternum* (2) ». Il ne viendrait assurément à personne l'idée de limiter sa mission de lumière à un procédé écrit. Or ce qui est profondément vrai du Docteur Angélique, ne l'est-il pas davantage encore de Jean, auquel il faut bien reconnaître le titre de Précurseur *in aeternum* ?

Ce rôle prépondérant qu'il joue dans la vie de la sainte Église, Jean l'exerce moins par sa prédication incorporée aujourd'hui à l'Évangile que par l'intercession de sa prière. Oh, vraiment, nous figurons-nous assez ce que peut être l'efficacité de cette prière, que l'Église reconnaît comme particulièrement agissante sur le Cœur du Christ, et qu'elle appelle, à cause de cela : Praeclara *oratio* ? (3) Il faut en effet que l'intercession de l'Ami de l'Époux ait un bien grand prix aux yeux de l'Épouse, pour qu'elle y ait recours en tant de circonstances, et que dans la litanie, qui représente la forme la plus solennelle de sa supplication, elle fasse appel au suffrage de Jean, aussitôt après avoir invoqué les esprits célestes.

Mais pour que le lecteur ne nous soupçonne pas d'attribuer une importance excessive au rôle du saint Précurseur dans notre vie spirituelle, laissons parler encore une fois le docte saint Ambroise : « Précurseur dans sa naissance, précurseur dans sa mort (4), saint Jean continue de marcher en avant du

tion de France : « Praecursor Domini, magne Baptista, Altissimi Propheta, et martyr egregie Joannes, qui nostrum Conditorem solus aqua tinxisti, mundi tollentem peccamina : *tu lava nos a sordibus mentis* : *tu para intus viam Domino, quo palatia Sponsi penetrare valeamus* » ?

(1) Luc. 1, 76.

(2) R. P. Sertillanges, O. P., *La Prière à saint Thomas d'Aquin*. Revue des Jeunes, mars 1920, p. 599.

(3) Postcommunion de la messe de la Vigile de saint Jean-Baptiste.

(4) Jean, qui est né peu de temps avant le Seigneur a versé son

Seigneur. Et, peut-être plus que nous ne le pensons, son action mystérieuse a sa part dans notre présente vie, dans ce présent jour. Lorsque nous commençons à croire au Christ, il y a comme une vertu de Jean qui nous attire après elle; il incline dans le sens de la foi les sentiers de notre âme; il redresse les chemins tortueux de cette vie, il en fait la voie droite de notre pèlerinage, de peur que nous ne tombions dans les anfractuosités de l'erreur ; il fait en sorte que toutes nos vallées puissent se remplir des fruits des vertus, que toute hauteur mondaine s'abaisse devant le Seigneur (1). »

Saint Ambroise ne fait là, somme toute, que développer la parole de l'Évangile : « *Hic venit...* UT OMNES CREDERENT PER ILLUM ». Car s'il est vrai que la vie surnaturelle n'est que la mise en valeur des richesses de la grâce déposées en notre âme par le baptême; s'il est vrai, conformément à l'enseignement de toute la tradition, que les états les plus élevés de la vie mystique ne sont que l'épanouissement le plus complet, mais normal, de la vertu de foi, on peut aisément se figurer la part qui revient légitimement à saint Jean, du fait de sa mission divine et constante, dans le développement d'une vie spirituelle. « Dans les divers états, à tous les degrés de la vie chrétienne, se fait sentir sa bienveillante et nécessaire influence (2). » Pour reprendre une comparaison de saint Pierre Chrysologue (3), Jean joue par rapport à nous le même rôle que l'étoile miraculeuse. Lui aussi il va chercher les âmes dans les ténèbres de l'infidélité, et les mène progressivement jusqu'aux sommets de la contemplation, voire même jusqu'à l'intuition de la Lumière substantielle — car, dit saint Augustin, la faiblesse de notre vue nous oblige à chercher le jour à la lueur d'un flambeau : « Magna infirmitas hominum; *per lucernam quaeritur dies* (4) ». Ainsi donc l'influence du Précurseur

sang un peu avant Lui. Son ministère public a commencé également avant le ministère du Christ. En toute circonstance Jean devance le Christ. Il apparaît ainsi, sous tous les rapports, un Précurseur parfait, une relation vivante au Verbe de Dieu.

(1) *In Luc*, I, 38. Nous empruntons la traduction de l'*Année liturgique*.

(2) L'*Année liturgique*.

(3) Serm. 87.

(4) Serm. 289, n. 5. — Le texte du psaume CXXXI, 17 : *Paravi lucernam Christo meo*, contient, selon les Pères, une allusion prophétique

nous saisit dès avant le baptême, pour nous faire entrer toujours plus avant dans la lumière divine. Saint Ambroise nous montre la vertu de Jean courant au devant de l'âme qui se dispose à croire, pour lui ouvrir le chemin de la foi : « *Praecurrit* enim animae nostrae quaedam virtus Johannis cum credere paramus in Christum ; ut paret ad fidem animae nostrae vias... »

Mais surtout qui pourra jamais dire ce qui se doit à Jean dans chacun de ces baptêmes, par lesquels l'Épouse reçoit un continuel accroissement? S'il est un saint dont l'intervention puisse légitimement s'exercer à l'instant de notre régénération, c'est très certainement le Baptiste. Souvenons-nous que, d'une part, la Personne du Christ Jésus, lorsqu'Elle se soumettait à Jean et descendait sous sa conduite dans le Jourdain, portait en Elle toute l'humanité, et que, d'autre part, en plongeant l'Homme-Dieu dans le fleuve, le Précurseur mettait les eaux en possession de leur vertu fécondante et sanctificatrice. Et pour bien marquer que saint Jean-Baptiste préside mystérieusement à la naissance spirituelle de chacun des enfants de Dieu, l'Église a toujours voulu lui consacrer les baptistères. Pourquoi donc ne solliciterions-nous pas plus souvent de notre saint l'accroissement de toutes les énergies divines, qui sous son regard favorable ont fait irruption en notre âme, à l'heure de notre baptême? «... Tant de néophytes recevaient son nom au baptême, si efficace pour conduire jusqu'à la sainteté était le secours prêté par lui à ses clients fidèles, qu'il n'est pas de jour du calendrier où l'on ne puisse honorer la naissance au ciel de quelqu'un d'entre eux (1). »

Cette douce influence de Jean, qui se fait plus ouvertement sentir au point de départ de notre vie chrétienne, continue de nous précéder en chacune de ses phases, et elle nous entraîne, si nous le voulons bien, jusqu'à cette union parfaite, à laquelle sont indistinctement appelés tous ceux que Dieu incorpore à son Fils unique. Et d'abord, les âmes peuvent-elles trouver, pour conduire leurs premiers pas dans les voies de la conversion, un guide plus sûr que ce héraut de la pénitence, lequel

au rôle joué par le Précurseur. « *Paravi lucernam Christo meo* : Joannem Salvatori praeconem, judici praecursorem venturo, futuro amicum sponso. » S. Augustin, serm. 293, n. 4.

(1) *L'Année liturgique.*

ne cessait de répéter aux Juifs, lors du premier avènement du règne de Dieu : « *Pœnitentiam agite...* (1) »? Et ici il importe de remarquer avec soin que la pénitence prêchée par Jean n'est, selon le sens précis du terme grec μετάνοια, que la conversion totale et profonde de l'âme, un retournement de toutes ses puissances, pour ainsi parler, vers Dieu. Ceci impliquait évidemment, dans la pensée du Précurseur, tout un travail d'élimination et de simplification. C'est, en premier lieu, le renoncement à tous les préjugés de la chair : « *et ne velitis dicere intra vos : Patrem habemus Abraham* » — puis le redressement de nos inclinations vicieuses : *Rectas facite semitas ejus.* Et surtout la réduction progressive de notre encombrante personnalité : « *et omnis mons et collis humiliabitur* ». Quant au fruit de cette conversion, il ne sera en définitive que l'accomplissement toujours plus aisé du précepte de la charité et la pratique des bonnes œuvres.

L'Église, qui, dans sa sollicitude maternelle, fait reprendre chaque année à tous ses enfants le chemin de la *Vie purgative*, pour les assouplir toujours davantage par ce labeur de l'ascèse auquel un saint Paul ne renonça jamais, a été divinement inspirée en confiant à son Précurseur le soin de les disposer à cette venue de l'Époux qui se renouvelle tous les ans à Noël. La part que l'Église fait à Jean dans la liturgie de l'Avent est — après celle de la Mère de Dieu, bien entendu — prépondérante. Tous les jours à l'office de Laudes, c'est la Voix qui crie dans le désert, qui redit aux chrétiens de préparer leurs âmes à l'avènement prochain. L'Évangile que nous lisons à la messe de chacun des dimanches de l'Avent — sauf du premier — nous parle de Jean ou nous transmet son enseignement (2).

Si son souvenir ne se présente pas aussi directement dans la liturgie quadragésimale, comment son influence n'envelopperait-elle pas cette quarantaine sacrée où l'Église nous redit sans cesse et sous mille formes le *Pœnitentiam agite* du Précurseur? Et, du reste, comment la vertu pénétrante de Jean n'agirait-elle pas sur une liturgie qui est principalement

(1) Matth. III, 2.

(2) Les évangiles des deuxième et troisième dimanches de l'Avent se répondent d'une manière très heureuse. Le premier, en effet, contient le témoignage que Jésus rend à Jean (Matth. XI, 2-10), et le second, le témoignage que Jean rend à Jésus (Joan. I, 19-28).

orientée vers le baptême très solennel de la nuit pascale? Car c'est bien sous les auspices du Baptiste; dans le lieu de Rome qui lui est spécialement consacré, que s'effectue la grande fonction du Samedi-saint, et que s'achève la série des stations quadragésimales. C'était, d'ailleurs, sous le patronage du Précurseur, dans sa vénérable basilique du Latran, que s'était ouverte, avec le premier dimanche de Carême, la sainte carrière de la pénitence (1).

On conçoit aisément que si Jean a la charge de conduire toutes les âmes par les voies de la componction et de la pénitence, puisqu'il n'y a pas de salut possible sans un minimum d'ascèse, il veillera cependant avec un soin plus jaloux sur ce peuple des parfaits — *plebs perfecta* — qui, pour arriver plus directement et plus sûrement au but de la vie surnaturelle, renoncent aux vaines joies de ce monde et n'ont plus d'attention que pour l'*Unum necessarium*. Rien d'étonnant, par conséquent, que les religieux de tous les temps aient été les plus fidèles dévots du saint Précurseur. Les fils de saint Benoît, qui savent quelle était la confiance de leur saint Patriarche envers saint Jean-Baptiste (2), considéreront toujours l'Ami de l'Époux comme le protecteur le plus puissant de la milice monastique. Quant aux ordres apostoliques voués à la défense de la Vérité ou à la diffusion de la Lumière, ils n'ont pas un moindre titre à revendiquer l'appui du Témoin du Verbe.

Ce que nous avons dit plus haut du témoignage que Jean rendit à Jésus, et où il manifesta la plénitude de son intelligence et de sa sagesse, nous laissait entrevoir tout ce qu'il peut nous obtenir de grâces dans cette phase de la vie spirituelle qui est marquée par une connaissance plus vraiment lumineuse du Christ et de ses mystères, et que l'on appelle très proprement la *Vie illuminative*. Un très beau répons de l'office du 24 juin met fort joliment en relief l'activité illuminatrice du nouveau Lucifer. « *Hic est Præcursor dilectus, et* LUCERNA

(1) Le Carême ne commençait proprement à Rome, dans la liturgie primitive, que le dimanche qui suit le mercredi des Cendres. Cf. C. Callewaert, *La durée et le caractère du Carême ancien dans l'Église latine*. Collationes Brugenses, t. XIX, p. 193 et ss.

(1) S. Grégoire nous rapporte, en effet, que saint Benoît n'eut rien de plus pressé, en arrivant au Mont-Cassin, que d'élever un sanctuaire en l'honneur de saint Jean-Baptiste sur les ruines d'un temple d'Apollon. *Dialogues*, liv. II, c. 8.

LUCENS *ante Dominum : Ipse enim est Joannes, qui viam Domino præparavit in eremo ; sed et Agnum Dei demonstravit et* ILLUMINAVIT MENTES HOMINUM (1). »

Souvenons-nous que Jean est la Voix du Verbe, c'est-à-dire, comme l'explique finement saint Augustin, qu'il joue, par rapport au Verbe, le même rôle que le son de la voix par rapport à la pensée qu'il recouvre (2). C'est par la voix que la pensée de l'homme pénètre dans l'intelligence d'autrui. Pourquoi Jean ne serait-il pas toujours la Voix du Verbe, c'est-à-dire cette flèche acérée qui parvient jusqu'à l'âme et y introduit la Parole de Dieu ? « *Et posuit me sicut sagittam electam* (3) », se dit Jean à lui-même dans l'Introït de sa propre fête. Ce n'est n'est pas, certes, que la Lumière substantielle ait besoin de rien emprunter à cette lumière créée qui lui doit tout son éclat, mais il est à croire que la vertu de Jean agit mystérieusement dans l'âme, aplanissant les obstacles qui voilent encore la lumière, et faisant disparaître cet orgueil de la raison naturelle, qui ne laisse pas au Verbe de Dieu toute la liberté de son plein rayonnement. Surtout, le rôle de Jean consiste à ménager au-dedans du cœur ces dispositions de joyeuse docilité et de parfaite souplesse qui rendent l'âme fidèlement attentive et doucement accueillante à l'enseignement du Maître intérieur. Ainsi, par cette influence secrète, qu'il doit à son immense pouvoir sur le Cœur du Christ, Jean donne, de plus en plus, la *science du salut*, ou, ce qui revient au même, la connaissance du Sauveur. Demandons à Jean l'intelligence du mystère du Christ, et aimons à redire cette très belle oraison du sacramentaire gélasien : « *Beati nos, Domine, Baptistae Johannis oratio, et* INTELLIGERE *Christi tui mysterium postulet et mereri.* » Et puisque cette science du Christ demeure ici-bas indéfiniment perfectible, parce que toujours obscure et incomplète, nous pouvons entendre, à tous les instants de notre vie, cet avertissement de Jean : « *Il y a quelqu'un au milieu de vous que vous ne connaissez pas* (4) », par lequel il nous invite à pénétrer toujours davantage au centre de notre âme, afin d'y découvrir le Dieu caché.

(1) Bréviaire monastique, Matines de la Nativité, VI[e] répons.
(2) Serm. 293, n. 3.
(3) Is. XLIX, 2.
(4) Joan. I, 26.

Les âmes qui veulent bien se mettre à l'école de Jean pour obtenir de lui la science du Christ et de ses mystères, sont assurées de recevoir des grâces de choix. Que le lecteur nous dise, en effet, si non seulement des évangélistes, mais de tous les apôtres qui ont entouré le Sauveur, il s'en trouve un qui ait surpassé le disciple bien-aimé dans la connaissance des secrets divins, et qui nous ait mieux parlé que lui du Verbe fait chair et de l'Agneau immolé. Or c'est à l'école du Précurseur que Jean avait eu les premiers enseignements sur le Verbe et l'Agneau. Sans doute, je le veux bien, la prédilection de Jésus à l'égard du disciple qu'Il pressait sur son Cœur au moment de la Cène suffirait à nous expliquer la sublimité de ses enseignements. Mais pourquoi Jésus a-t-il tant aimé Jean, si ce n'est parce qu'Il retrouvait en lui le portrait vivant de son Précurseur ?

Tandis qu'il fait entrer les âmes toujours plus avant dans la connaissance du Christ, saint Jean les achemine progressivement vers l'*union à Dieu*, et il accomplit ainsi jusqu'au bout sa mission qui est de préparer au Seigneur un peuple *parfait*. Jean, qui a présidé à la génération de chacun des enfants de Dieu, se doit de leur prêter son appui, jusqu'à ce que la grâce baptismale ait atteint en eux ses derniers développements. Car le but de Jean, ce n'est pas seulement de montrer l'Agneau, mais c'est de Lui donner les âmes, de les Lui donner pleinement, sans réserve, comme de véritables épouses. La gloire de Jean, c'est de tout livrer au Christ, comme la gloire du Christ est de tout donner à son Père. Rien ne peut mieux nous faire comprendre, dans son ensemble, le rôle de saint Jean dans notre vie surnaturelle que cette admirable scène où le disciple bien-aimé nous raconte sa propre vocation. « *Le lendemain, Jean se trouvait encore là* (à Béthanie), *avec deux de ses disciples. Et ayant regardé Jésus qui passait, Il dit* : « *Voici l'Agneau de Dieu.* » *Les deux disciples* L'ENTENDIRENT PARLER *et* ILS SUIVIRENT JÉSUS (1). » Que de choses contenues dans ces quelques mots ! Nous ne saurons jamais ce que fut la tendresse du regard jeté par le Précurseur sur l'Agneau, ni quel fut l'accent avec lequel il prononça : *Ecce Agnus Dei*. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il y avait là une invitation très délicate à suivre le Christ. Les disciples, dont l'âme était fine, le comprirent tout de suite : « *Et*

(1) Joan. 1, 35-37.

audierunt eum duo discipuli loquentem, et secuti sunt Eum. » Et si les disciples n'ont aucune hésitation à quitter leur Maître pour suivre Jésus, Jean, lui, sans le moindre regret de cette séparation définitive, abandonne joyeusement tout à Jésus. Que faut-il le plus admirer : le désintéressement du saint Précurseur ou la docilité très simple de ses disciples qui est, elle-même, tout à l'honneur du maître? Pour nous, ce qui nous frappe le plus peut-être, dans ce très court mais suggestif épisode, c'est l'excessive délicatesse avec laquelle saint Jean traite les âmes qui se sont confiées à lui, et son souverain respect pour l'action divine. Ce qui est particulièrement exquis dans l'attitude de Jean, c'est qu'il se borne à mettre les âmes sous l'influence immédiate du Seigneur, afin de les faire se donner à Lui, plutôt que de les donner lui-même. N'est-il pas, en vérité, le modèle de tous les directeurs spirituels, dont le rôle doit consister bien plus à maintenir jalousement les âmes sous l'action de l'Esprit de Dieu, qu'à les gouverner eux-mêmes, selon leurs vues étroites et souvent trop personnelles?

Jean ne peut unir les âmes au Christ sans les faire entrer du même coup dans la plénitude de sa joie. Ici encore, il continue sa mission de la terre, qui a été de répandre partout la joie, dès sa naissance. L'ange l'avait annoncé à Zacharie : « *Et erit gaudium tibi et exultatio, et multi in nativitate ejus gaudebunt* (1). » La venue de Jean en ce monde fut une cause d'allégresse non seulement pour son père et sa mère, mais aussi pour tout leur entourage, parents et voisins (2). Il convenait, certes, qu'il fût accueilli avec bonheur celui qui devait faire connaître aux hommes l'auteur de leur régénération. Aussi l'Église veut-elle que cette jubilation se renouvelle chaque année, en la Nativité du saint Précuseur, qui a toujours revêtu un caractère particulièrement joyeux, surtout en ces heureux temps où la vie politique n'était que le rayonnement du règne de Jésus-Christ sur la terre. Saint Jean demeurera toujours — après Notre-Dame, *Causa nostrae laetitiae* — le plus sûr dispensateur de la joie surnaturelle. L'Église le sait, et c'est pourquoi elle lui demande avec instance, pour ses enfants, un accroissement des joies de l'Esprit, comme fruit spécial de sa fête :

(1) Luc. 1, 14.
(2) Luc. 1, 58.

« *Da populis tuis* SPIRITUALIUM *gratiam* GAUDIORUM (1). » « *Sumat Ecclesia tua Deus beati Joannis Baptistae generatione* LAETITIAM (2). » Pour remédier à la tristesse inquiète qui, enlevant à beaucoup d'âmes la simplicité et l'entrain, les ralentit dans leur marche vers la perfection, le mieux ne serait-il pas de recourir à saint Jean-Baptiste afin qu'il rende aux enfants de notre siècle quelque chose de la joie enivrante et très pure des premières générations chrétiennes?

Une fois que le Christ s'est définitivement uni l'âme consommée dans la charité, une fois que l'épouse s'est totalement donnée à l'Époux, il semble que Jean n'a plus qu'à se retirer et à disparaître dans la lumière du Verbe en répétant : « *Hoc ego gaudium meum impletum est.* ILLUM OPORTET CRESCERE, ME AUTEM MINUI (3). » Saint Augustin nous dit, en effet, qu'il convient à la voix de s'évanouir après qu'elle a rempli son office qui est de déposer dans le cœur la pensée dont elle est chargée : « Sonus vocis ducit ad te intellectum Verbi; et cum ad te duxit sonus vocis intellectum Verbi, sonus quidem ipse pertransit (4). » Pourtant le rôle du saint Précurseur n'est pas achevé, car s'il est un avènement où il ne peut rester étranger, c'est bien celui qui se fait pour la dernière fois, en cette minute suprême où le Christ vient chercher l'âme fidèle, afin de l'introduire dans la maison de son Père. C'est à la Voix du Verbe qu'il revient de faire entendre ce dernier et si tendre appel de Jésus. Et si l'âme, au moment de passer de ce monde en l'autre, se souvient des souillures qu'elle a contractées ici-bas, et redoute de n'avoir pas entièrement satisfait à la justice de Dieu, qu'elle se tranquillise, puisque Jean, que nous invoquons chaque fois que nous confessons nos péchés, sera encore notre intercesseur au tribunal du souverain Juge. L'Église compte visiblement sur lui pour rendre favorable à ses enfants le jugement de l'Agneau : « *Et quem venturum esse praedixit, poscat* NOBIS FORE PLACATUM, *Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum* (5). »

Nous conclurons ces quelques pages, dont le seul mérite est

(1) Collecte de la messe de la Nativité.
(2) Postcommunion de la même messe.
(3) Joan. III, 29-30.
(4) Serm. 293, n. 3.
(5) Postcommunion de la messe de la Vigile.

d'avoir été écrites avec une profonde et tendre dévotion envers l'Ami de l'Époux, en faisant appel une dernière fois à l'autorité du grand évêque de Milan, et en redisant avec lui : « *Jean est son nom*, écrit Zacharie, et sa langue est déliée. Spirituellement écrivons nous aussi ces mystères, et nous saurons parler. Gravons le Précurseur du Christ, non sur des tablettes inanimées, mais dans le vif de nos cœurs. Car nommer Jean, c'est annoncer le Christ. Que ces deux noms de Jean et de Jésus-Christ soient donc unis sur nos lèvres ; et la louange s'élèvera parfaite de notre bouche, comme de celle de ce prêtre que sa foi hésitante au Précurseur avait rendu muet (1). »

fr. Emmanuel Flicoteaux, O. S. B.
Oosterhout.

(1) *In Luc.* II, 32.

TEXTES ANCIENS

Le Révérendissime Père Emmanuel, abbé Olivétain O. S. B. du monastère de Notre-Dame de la Sainte-Espérance, a laissé une traduction des *Exercices de sainte Gertrude* récemment publiée par *L'Art Catholique*. Cette traduction serre de très près l'original ; elle a beaucoup de relief, une saveur très particulière ; elle contribuera à vulgariser ces Exercices qui sont un des chefs-d'œuvre de la mystique chrétienne. Nous offrons à nos lecteurs le premier de ces Exercices, commentaire ravissant sur les rites du saint baptême. On remarquera que ces pages donnent à la piété une expression liturgique ; qu'elles sont toutes pleines des réminiscences de la liturgie, des psaumes, de l'Écriture Sainte tout entière. Là où la citation n'est pas explicite, elle transparaît dans la trame musicale des prières et des élévations d'âme de la sainte.

Exercice
pour recouvrer l'innocence baptismale

Afin qu'au terme de ta vie tu puisses présenter à Dieu sans tache la robe de l'innocence baptismale et Lui montrer entier et parfait le sceau de la foi chrétienne, il faut t'appliquer à certains temps, surtout à Pâques et à la Pentecôte, à célébrer la mémoire de ton baptême. Pour cela, désire renaître en Dieu par la sainteté d'une vie nouvelle et être rétabli dans une nouvelle enfance, et dis :

Dieu aie pitié de moi et me bénisse : qu'il fasse luire sur moi son visage et qu'il ait pitié de moi. Que mon cœur le

bénisse en toute sincérité et vérité. Qu'à la présence du Seigneur la terre de mon cœur soit ébranlée, que par l'Esprit de sa bouche mon esprit soit créé à nouveau et renouvelé, afin que son Esprit qui est bon me conduise en la terre de droiture.

Lis ensuite le symbole de la foi : *Credo in Deum*, priant le Seigneur qu'il te fasse renoncer entièrement à Satan, et qu'il te conserve dans une foi douce, vive et complète, jusqu'à la fin de ta vie.

Oraison.

Seigneur mon Dieu, miséricordieux et véritable, mon Créateur et mon Rédempteur, qui m'as marquée de la sainte lumière de ton visage, qui m'as chèrement rachetée au prix du sang de ton Fils unique, et m'as fait renaître à l'espérance de la vie par le baptême en la vertu de ton Esprit : fais-moi d'un cœur vrai, parfait et entier, efficacement renoncer à Satan et à toutes ses pompes et à toutes ses œuvres ; fais-moi croire fidèlement d'une foi vraie et fervente, couronnée d'œuvres vives, en toi, mon Dieu, mon Créateur, par Jésus-Christ, ton Fils, qui est la voie, la vérité et la vie, en l'opération efficace du Saint-Esprit ; fais-moi m'attacher à toi et persévérer immuablement en toi jusqu'à la fin. Amen.

Pour renouveler le sceau de ta foi, dis :

Trinité Sainte, Père, Fils et Saint-Esprit, que ta toute-puissance divine règle et confirme, que ta divine sagesse instruise et éclaire, que ta divine bonté aide et perfectionne ma foi : afin qu'à l'heure de ma mort, je te la représente entière et sans tache, avec le riche profit de toutes les vertus.

Au lieu de l'exorcisme, prie le Seigneur qu'en vertu de son nom, il te donne la prudence de vaincre et de comprendre toutes les ruses de Satan : afin que l'ennemi n'ait jamais la joie d'avoir prévalu contre toi, mais qu'en toute tentation il se retire vaincu et couvert de honte dès la première attaque.

Oraison.

Seigneur Jésus-Christ, Pontife suprême, qui par ta mort précieuse m'as donné la vie, par la vertu de ton Esprit, d'un

souffle éloigne de moi tous les pièges de l'ennemi par l'efficace de ta présence. Brise en moi tous les pièges de Satan, et par un regard de ta bonté éloigne de moi tout aveuglement du cœur. Que ton parfait amour, ô Christ, me fasse bravement triompher de toute tentation. Que ta sainte humilité m'enseigne à éviter tous les pièges de l'ennemi. Que ta vérité lumineuse me conduise et me fasse marcher devant toi d'un cœur parfait et en toute sincérité. Et que la bénédiction de ta très indulgente miséricorde me prévienne, me suive et me garde jusqu'à la fin de ma vie. Amen.

Aux paroles qui suivent tu feras sur toi le signe de la croix, au front et à la poitrine :

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. O très doux Jésus, mon amour crucifié, que de Toi je reçoive le signe de ta sainte Croix, au front et au cœur, afin que je vive sous ta protection à tout jamais. Donne-moi la foi vive en tes célestes commandements, afin que le cœur dilaté je coure dans la voie de tes préceptes. Que par Toi, dans toute ma conduite, je sois telle que je mérite de devenir le temple de Dieu et la demeure du Saint-Esprit.

Ici, demande que le Seigneur Jésus, souverain Prêtre, t'impose sa main, pour qu'éternellement tu demeures avec le secours de Dieu, sous la protection du Dieu du ciel.

Jésus très aimant, garde-moi à l'ombre de ta main : que ta droite me soutienne. Ouvre-moi la porte de ta miséricorde, afin que pénétrée du signe de la sagesse, je sois en vérité dépouillée de toute cupidité terrestre et qu'à la suave odeur de tes commandements je te serve avec joie dans ta sainte Église, et que chaque jour je marche de vertu en vertu. Amen.

Pour que le Seigneur te donne un ange qui te guide en chemin, dis :

O Jésus, Prince de la paix, Ange du grand conseil, sois Toi-même à ma droite toujours, comme le guide et le gardien de mon pèlerinage, pour que rien ne m'ébranle et ne me fasse m'éloigner de Toi; et daigne envoyer du haut du ciel ton saint Ange, qui sous ta garde miséricordieuse soit en sollicitude pour

moi, me conduise selon ton bon plaisir et par ton chemin me ramène à Toi parfaite. Amen.

Pour saluer et recevoir ton ange, dis :

Salut, saint Ange de Dieu, gardien de mon âme et de mon corps; par le très doux Cœur du Fils de Dieu, Jésus-Christ, pour l'amour de Celui qui t'a créé ainsi que moi, pour l'amour de Celui qui m'a confiée à toi lors de mon baptême, reçois-moi en la garde de ta très fidèle paternité : afin que par ton aide, je traverse le torrent de cette vie sans souiller mes pieds, jusqu'à ce que j'arrive avec toi joyeuse, à la vue de cette Face d'où découle le miel, Face que tu vois, toi; à la vue très réjouissante de cette suprême Divinité dont la douceur surpasse toute suavité.

Ici tu demanderas que ta bouche soit remplie du sel de de la sagesse, afin que tu puisses savourer la douceur de la foi par le Saint-Esprit :

Très doux Jésus, que de Toi je reçoive le sel de la sagesse, et l'esprit d'intelligence, par ta miséricorde, pour la vie éternelle. Amen.

Fais-moi goûter la douceur de ton Esprit; Fais-moi avoir faim de ta volonté; fais-moi savoir ton bon plaisir, afin que toujours je Te serve de manière à Te plaire. Amen.

Marquant tes oreilles et tes narines du signe de la sainte Croix, tu prieras le Seigneur qu'il ouvre les oreilles de ton cœur à sa loi et qu'il remplisse tout ton intérieur de l'odeur de sa connaissance :

O Jésus, mon Pasteur très cordialement aimé, moi ton indigne petite brebis, fais-moi toujours suivre et reconnaître ta voix si douce, fais-moi à la très suave odeur d'une foi vive courir aux pâturages de la vie éternelle, afin qu'éternellement je puisse me reposer et voir que tu es vraiment doux, mon Seigneur.

Prenant en ta droite l'étendard de la sainte Croix, afin que tu puisses vaincre l'ennemi, dis :

Très aimant Jésus, mets en ma main droite le signe de ta

sainte Croix, afin que contre toutes les embûches de l'ennemi je marche toujours la main armée de ce signe, environnée de ton secours. Amen.

Me bénisse la toute-puissance de Dieu le Père. Me bénisse la sagesse du Fils. Me bénisse la très douce charité du Saint-Esprit et qu'elle me mène à la vie éternelle. Amen.

Tu prieras ensuite la Vierge-Mère, afin qu'elle t'obtienne un parfait renouvellement de vie et que, dans cette grâce, cette Rose si digne de vénération te devienne une mère, une marraine, en sorte que dans toute ta conduite tu sois pour elle une vraie fille, et que cette Perle de pureté, couvrant ton âme du manteau de sa chasteté, te garde par son très doux regard sans tache pour son Fils, le roi Notre-Seigneur : qu'elle fasse aussi que ton nom soit compté dans Israël pour un partage très heureux, lequel te soit commun avec ceux qui marchent en l'innocence du cœur, ayant dans toutes leurs voies le Seigneur devant leurs yeux. Tu diras donc :

Je te salue, Marie, Reine de clémence, Olivier de miséricorde, par qui nous est venu le remède de vie, Reine de clémence, Vierge mère d'un Fils qui est Dieu, c'est par Toi que nous est venu Celui qui est la lumière éternelle, le rejeton odorant d'Israël. Donc, comme par ton Fils tu es devenue la vraie mère de tous dont Lui-même ton Fils unique n'a pas dédaigné de devenir le frère : ainsi maintenant, pour l'amour de Lui, reçois-moi, toute indigne, en tes soins maternels : viens en aide à ma foi, garde-la, instruis-la, et deviens maintenant la marraine de mon renouvellement et de ma foi, afin qu'à jamais tu sois ma Mère, unique et cordialement chère, prenant miséricordieusement soin de moi en cette vie et me recevant à l'heure de ma mort dans tes bras alors pleinement maternels. Amen.

Pour l'imposition du nom, dis :

Très doux Jésus, écris au livre de la vie mon nom à la suite de ton nom plus doux que le miel. Dis à mon âme : Tu es à Moi ; Moi ton salut, je te reconnais, tu ne seras plus appelée *Une délaissée*, mais *Celle en qui se fait ma volonté* : afin que mon partage soit avec toi à tout jamais en la terre des vivants.

Pour l'immersion dans les fonts, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, dis :

O Jésus, fontaine de vie, fais-moi boire en Toi la coupe d'eau vive, afin qu'ayant goûté de Toi, éternellement je n'aie plus soif de rien sinon de toi. Plonge-moi tout entière dans la profondeur de ta miséricorde. Baptise-moi dans la pureté sans tache de ta mort précieuse. Renouvelle-moi dans ton sang, par lequel tu m'as rachetée. Dans l'eau de ton côté très saint lave toutes les taches dont j'ai pu souiller l'innocence de mon baptême. Remplis-moi de ton Esprit, et possède-moi tout entière en pureté d'âme et de corps. Amen.

Au lieu du chrême, prie le Seigneur que l'onction de son Esprit t'enseigne toutes choses :

Père saint, qui par ton Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, m'as régénérée par l'eau et le Saint-Esprit, donne-moi aujourd'hui la pleine rémission de tous mes péchés, et daigne me faire une onction du Chrême de ton Esprit, pour la vie éternelle. Amen. Que ta paix soit avec moi éternellement. Amen.

Ici fais le signe de la Croix sur ta poitrine et sur tes épaules, disant :

Par l'amour de ton amour fais-moi porter sur mes épaules, et toujours, le joug suave et le fardeau léger de tes commandements ; fais-moi porter sur mon cœur, et toujours, le serment de la sainte foi, comme un bouquet de myrrhe, afin que Toi, qui as été crucifié pour moi, tu demeures à jamais fixé dans mon cœur. Amen.

Pour l'habit blanc, dis :

O Jésus, Soleil de Justice, fais que je me revête de Toi, afin que je puisse vivre selon Toi ; fais-moi, sous ta garde, conserver la robe de l'innocence baptismale, blanche, sainte et sans tache, et la présenter intacte devant ton tribunal, afin que je l'aie pour la vie éternelle. Amen.

Pour recevoir le cierge, tu demanderas la lumière intérieure :

O Jésus, Lumière inextinguible, allume en moi la lampe

ardente de ton amour, et que rien ne l'éteigne, et apprends-moi à garder sans défaut mon baptême, afin que lorsqu'à ton appel j'arriverai à tes noces, prête à entrer, je mérite les délices de la vie éternelle et que je te voie, Toi, la vraie Lumière, et la gloire de ta divinité plus douce que le miel. Amen.

Pour la communion du Corps vivifiant et du Sang de l'Agneau sans tache, Jésus-Christ, dis :

Mon Seigneur Jésus-Christ, que ton corps adorable et ton sang précieux gardent mon corps et mon âme pour la vie éternelle. Amen. Que ta paix soit avec moi. O Jésus, la vraie paix, qu'en Toi éternellement j'aie paix sur paix, afin que par Toi j'arrive à cette paix qui surpasse toute pensée, où joyeusement je Te verrai en Toi-même pour l'éternité. Amen.

En cette communion, désire que toute ta vie soit cachée en Dieu avec Jésus-Christ, et qu'à l'heure de ta mort tu sois trouvée toute parfaite :

O très doux Hôte de mon âme, mon Jésus très cordialement aimé, que ta douce présence en moi soit pour moi aujourd'hui la rémission de tous mes péchés, le supplément de toutes mes négligences et le recouvrement de toute ma vie perdue. Qu'elle soit pour moi le salut éternel, la réparation de mon corps et de mon âme, l'embrasement de l'amour, l'établissement de la vertu et le terme éternel de ma vie en Toi.

Qu'elle soit pour moi la liberté de l'esprit, le salut de ma vie, le règlement de ma conduite. Qu'elle soit pour moi le bouclier de la patience, l'étendard de l'humilité, l'appui de la confiance, la consolation de la tristesse, le secours de la persévérance. Qu'elle soit pour moi l'armure de la foi, la force de l'espérance, la perfection de la charité, l'accomplissement de tes commandements, le renouvellement de l'esprit, la sanctification en vérité et la perfection de toute la religion.

Qu'elle soit pour moi l'origine des vertus, la fin des vices, l'accroissement de tout bien, l'alliance éternelle de ton amour, afin que, demeurant seulement de corps en cet exil, ma pensée avide et ma mémoire courent avec avidité là où Tu es, ô mon partage excellent, afin qu'au terme de cette vie rejetant l'écorce amère de ce corps, je trouve cette noix très douce, où dans la lumière nouvelle de ton humanité glorifiée je verrai

la splendeur éclatante de ta très sublime divinité, où la très belle rose de ta Face plus douce que le miel me reposera par la vue de sa suprême beauté, où dépouillé des misères de cette vie je prendrai part à votre fête dans une joie éternelle et je tressaillirai d'aise en les richesses de ton amour, comme une épouse se réjouit dans les délices de son roi. Amen.

Pour la confirmation, dis :

O Roi toujours victorieux. O Jésus souverain Prêtre, confirme-moi par ta vertu toute-puissante, ceins-moi du glaive de l'esprit, afin que, toujours victorieuse, je triomphe par Toi des mille fraudes de Satan.

Conclusion.

Seigneur Dieu, qui es mon Créateur et aussi mon Réformateur, de grâce, renouvelle en moi aujourd'hui la présence de ton Saint-Esprit, et inscris-moi parmi ton peuple adoptif comme une enfant nouvellement née, afin qu'avec les enfants de la promesse, je me réjouisse d'avoir reçu par grâce ce que je n'ai pas par nature.

Fais-moi grande par la foi, joyeuse par l'espérance, patiente en la tribulation, délectée en ta louange, fervente en l'Esprit, te servant fidèlement, Toi, mon Seigneur, mon Dieu, mon vrai Roi, et persévérant avec vigilance unie à Toi jusqu'à la fin de ma vie : afin que ce que je crois maintenant en l'espérance, je le voie alors de mes yeux, joyeuse de la réalité : que je Te voie comme Tu es, que je Te voie face à face. Là, cher Jésus, que tu me rassasies de Toi, que là, en la jouissance de ta vue plus douce que le miel, soit mon repos éternel. Amen. Amen. Amen.

Que le Dieu fidèle, le vrai Amen (1), qui ne défaille jamais, me fasse avoir une soif ardente de ce cher Amen par lequel il nous fait aimer; qu'il me fasse goûter suavement ce doux Amen, par lequel il nous conforte ; qu'il me fasse être heureu-

(1) Le mot *Amen* veut dire : *C'est vrai!* Pour comprendre l'usage qu'en fait sainte Gertrude, il suffit de le traduire par le mot *Vérité*. Ce cher Amen : cette chère Vérité. L'*Amen* salutaire, par lequel il béatifie, c'est la Vérité de Dieu telle qu'elle se révèle dans le ciel, L'*Amen* éternel, c'est la Vérité éternelle, c'est Dieu Lui-même.

sement consommée en cet Amen salutaire, par lequel il nous béatifie, afin qu'en l'éternité je mérite d'un vrai mérite de goûter l'Amen éternel et très suave par lequel je crois que je verrai le vrai Amen lui-même, Jésus le Fils de Dieu, lequel seul suffit à qui l'aime, et ensemble avec le Père et le Saint-Esprit donne tous les biens et ne dédaigne pas ceux qu'il a créés. Amen. Amen. Amen.

Avec la prière suivante remets au Seigneur ta foi et l'innocence de ton baptême :

Mon très doux Jésus, dans la cachette de ton très doux Cœur, garde-moi la pureté de l'innocence baptismale, et la signature que j'appose à ma foi afin que sous ta garde fidèle, je puisse à l'heure de ma mort te les représenter sans tache. De grâce, aussi, imprime sur mon cœur le sceau de ton Cœur, afin que je puisse vivre selon Toi, et qu'après cet exil je puisse sans difficulté arriver joyeuse auprès de Toi. Amen.

Sainte Gertrude.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Un livre sur sainte Gertrude [1]

« Brevis in volatilibus est apis et initium dulcoris habet fructus illius. » L'abeille est un bien petit volatile, et son produit est au premier rang parmi les choses douces. »

Cette parole des Saintes Lettres semble convenir de tout point aux communautés vouées à l'œuvre si belle de la contemplation. Elles n'ont pas sans doute l'éclat extérieur, la puissance de rayonnement de celles qui se consacrent aux labeurs de l'apostolat sous toutes ses formes. La ruche est close, les diligentes avettes, comme dirait saint François de Sales, ne s'élancent point au dehors; groupées sous l'autorité aimée de celle qui est leur Mère, elles recherchent l'unique nécessaire, elles s'adonnent à la connaissance de Dieu qui a bien voulu venir à nous et se révéler plein de grâce et de vérité. L'étudier, l'écouter, recueillir précieusement les moindres paroles qui de son cœur viennent au leur, les comprendre, s'en pénétrer, pour que toute cette vie dont elles sont chargées resplendisse en une ressemblance de plus en plus parfaite, preuve de l'étroite dépendance en laquelle elles ont pris l'engagement de se tenir avec Lui, telle est leur vocation ou plutôt leur état L'*opus divinum*, l'Office divin, notamment chez les filles de saint Benoît, est l'élément prépondérant de cette contemplation qui se poursuit et s'achève dans les autres actes de la vie monastique.

L'Église y trouve grand profit : c'est sa vie qui s'épanouit dans la paix des abbayes et des couvents : c'est sa voix qui s'élève pour louer son Dieu, le bénir et le conjurer de faire miséricorde. C'est sa sainteté qui se manifeste en ces vertus de la perfection religieuse. C'est sa charité qui se témoigne en ce

(1) *Sainte Gertrude : sa vie intérieure*, par D. G. Dolan, O. S. B., traduit par les Moniales de l'Abbaye de Sainte-Scholastique de Dourgne.

don magnifique d'existences vouées totalement au service du divin Maître. Les fidèles ne sont pas sans en bénéficier. Toute cette religion du devoir n'est pas seulement un exemple, un rappel de ces vérités qui ne peuvent pas impunément pâlir sur notre horizon ; c'est mieux encore qu'une protestation contre bien des oublis, des ingratitudes, voire des blasphèmes. L'amour généreux qui inspire de telles existences sait expier, supplier, fléchir la divine Justice, émouvoir cette Bonté qui ne demande qu'à pardonner et à combler.

Et puis, parfois les pieux labeurs auxquels s'emploient les recluses de Dieu ne laissent pas que d'avoir une utilité directe pour les âmes du dehors. La contemplation butine sur des fleurs bien diverses, encore que toutes soient celles de l'arbre de la Croix. Communiquer à autrui quelque chose de ces trésors, c'est glorifier Dieu en le faisant mieux connaître et mieux aimer.

A ce trait nous saluons et bénissons l'admirable vertu de charité. Ainsi l'ont pensé les Moniales de Sainte-Scholastique de Dourgne, donnant en cela un noble exemple qui, entre nous, gagnerait à être suivi. Ainsi peu à peu s'enrichirait ce fond de haute et solide spiritualité auquel les âmes, même celles du monde, ne sauraient trop puiser.

Les Bénédictines de ce monastère viennent donc de publier la traduction du volume que le P. Dolan, de la Congrégation anglaise de Saint-Benoît, a consacré « à sainte Gertrude et à sa vie intérieure ». Ce travail de beaucoup de mérite est mieux qu'une étude et même qu'une histoire. Les faits n'y sont pas oubliés, mais ils sont peu nombreux : rien de simple comme ces existences qui s'écoulent dans la paix du cloître. Cependant, quelle grandeur se cache souvent sous cet effacement : rien moins que la vie de Dieu dans les secrets de la contemplation la plus haute, de la sainteté la plus consommée. C'est ce que met bien en lumière le P. Dolan. La lecture du principal écrit de la Sainte, ses révélations ou le *Héraut d'amour*, ne serait pas, nous assure-t-on, sans quelque difficulté; l'auteur y a puisé largement : il relie les extraits qu'il nous en donne en les rapportant à quelques idées principales : la vie cachée dans le Christ, l'Office divin, le saint Sacrifice de la Messe, le Saint-Sacrement, le Héraut de l'amour, le Sacré-Cœur, le Mystère de la Croix, la Très Sainte Vierge, etc.

Les Moniales de Sainte-Scholastique ont tenu à donner une

traduction faite directement sur le texte lui-même de la Sainte. La clarté, la sobre et vivante précision, la très littéraire distinction de leur travail, en garantissent l'exactitude.

On est émerveillé de la profusion des images, et des tableaux qui se succèdent tour à tour radieux ou grandioses, souvent émouvants pour exprimer les enseignements les plus hauts, mais aussi les plus pieux et les plus pratiques. Cette richesse était-elle le fait du tempérament, du génie de la race, dans l'âme de sainte Gertrude? Peut-être : mais il faut bien relever aussi l'action profonde de l'*opus divinum*, ou Office divin. Il était en grand honneur au monastère d'Helfta : la compagne et amie de notre Sainte était sainte Mechtilde, et on l'appelait *Domna cantrix* et même « le Rossignol du Christ ». Du reste, suivant la tradition qui remonte aux origines mêmes du christianisme, *la liturgie sacrée* n'était-elle pas l'aliment de la vie surnaturelle et, partant, de la contemplation dans les groupes religieux? Sans doute c'était à l'Écriture Sacrée que l'on en venait, mais celle-ci, au cours de l'année liturgique, était répartie en séries de leçons et de psaumes qui présentaient à l'âme la suite ininterrompue de ses enseignements.

Aussi rien d'étonnant que la magnifique poésie des Saintes Lettres, les visions grandioses, les accents ou terribles ou suppliants, l'évocation de l'ineffable tendresse du Père qui est dans les cieux, de la bonté de l'Ami divin qui se livre pour nous sauver, se retrouvent sous la plume de sainte Gertrude. Il n'est pas jusqu'à l'inspiration des cantiques sacrés, jusqu'à ce rythme intérieur de pensées et de sentiments qui se traduit si heureusement par ce jeu des notes, de leur groupement, du mouvement qui les emporte, les reprend, les balance en une variété de contrastes, de rapprochements d'une puissance d'expression si sincère et si rare, il n'est pas jusqu'à cet élan tout d'ardent amour et cet épanouissement de sainte allégresse qui ne se retrouvent dans telles prières de sainte Gertrude. Au sortir de la fonction sacrée où elle se plaisait tant, son âme continuait de chanter à son Dieu.

Rien de délicieux comme cet hymne qu'elle laisse échapper de son cœur alors que dans le préau du cloître, à la douce lumière d'un matin de printemps, les eaux murmurent dans la vasque, les oiseaux gazouillent, les fleurs répandent la mystérieuse prière de leur parfum. Dom Guéranger a pu dire avec vérité : Cette fille du XIII[e] siècle, au fond d'un monastère de

la Saxe, a réalisé, avec Dante, le problème de la poésie spiritualiste.

Cependant, ces voix de Dieu, elle les entendait en elle-même, mieux encore que dans la nature. Le mystère de Jésus et de sa charité infinie est en elle d'une telle réalité et d'une si intime profondeur. Il faut lui demander de nous en laisser soupçonner le secret : la parole humaine est au-dessous de pareille grandeur, elle en est écrasée.

De bonne heure, la grâce chercha l'âme de Gertrude et la prévint. A l'âge de 5 ans (1261), elle était acceptée à titre d'alumna au monastère d'Helfta, où devait s'écouler toute sa vie. Au début, sa vive intelligence, captivée par le charme de la science humaine, le subit plus que de raison : elle mérita le reproche que l'éternelle Sagesse, par la voix de Béatrice, adressait au grand poète catholique. Mais à 25 ans une lumière soudaine jaillit en son esprit et en son cœur. Le Maître l'appelle et la veut toute à lui. Pendant huit années entières, le flot des enseignements et des consolations d'en-haut inonde son âme : c'est cet Océan dont parle sainte Catherine de Sienne : plus on s'y enfonce, et plus on trouve de profondeur. Jusqu'à la fin de sa vie, survenue en 1302, cette lumière et ces joies se continueront, mais par intervalles. Le Seigneur, qui aime les âmes et veut se communiquer à elles en une plénitude croissante, sait avec une merveilleuse bonté les préparer à l'effusion de ce don de lui-même. C'est la suite de ces merveilles que sainte Gertrude nous expose dans le livre de ses *Révélations* ou le *Héraut d'amour*.

A se rendre compte, en effet, de sa vie et des prodiges que le Seigneur y accomplit, on la voit prédestinée au rôle de témoin de l'infinie charité. Dieu est amour et en Lui tout est amour, nous dit saint Jean. Tel est le mot qu'il faut se répéter sans cesse en lisant le récit de ces incomparables grâces faites à une pauvre fille des hommes. Dieu est amour, amour qui prévient : lui-même *nous a aimés le premier* ; amour qui est à lui-même sa propre raison, suivant la belle parole de Bossuet : amour qui se donne, expie, rachète. « En cela est la charité, que Dieu a envoyé son Fils pour être propitiation pour nos péchés » (I Joan., IV); amour qui purifie du péché, délivre de ces puissances de mort qui sont en nous, de tout ce qui n'est pas Lui. Il veut qu'on lui livre « la clef de la volonté propre », qu'on s'abandonne à sa sagesse et surtout à sa dilection. Dans

un cœur ainsi disposé le Christ Jésus réalise en toute liberté les desseins de sa bienveillance. Et ce sont de merveilleuses transformations qui s'opèrent dans l'âme, c'est une ressemblance de plus en plus exacte entre elle et le Fils de Dieu dont elle reflète les vertus et les perfections. A ses yeux la charité découvre de plus en plus la beauté infinie : que peut-elle faire, sinon de vouloir la reproduire en elle? Et l'union se fait de plus en plus intime grâce aux progrès de cet amour qui la subjugue. Elle ne veut plus vivre, c'est Jésus-Christ qui vit en elle par les pensées qu'il inspire, la volonté qu'il meut. Celle-ci veut mieux encore que se conformer à celle de son Dieu, se réservant comme son bien la possibilité de se donner : il faut que celle du Maître la gouverne, la possède, en fasse comme sa chose. Le mystère de l'infinie charité s'est révélé par la souffrance, par la Croix, par la mort. Il se continuera et se poursuivra jusque-là en l'âme aimée et qui aime aussi. Et ce sera déjà la consommation dans l'unité, en ce bas monde, en attendant celle du ciel.

Voilà, ce semble, ce que nous dit sainte Gertrude en ce beau livre du *Héraut de l'Amour*. Son témoignage est fidèle : il n'est que l'exposé de ce qu'elle a directement expérimenté elle-même et dans son âme, et jusque dans son corps. Le mystère de Jésus s'est accompli en elle. Il lui a fallu s'ensevelir dans le baptême de mort avec le Christ ; la souffrance, la Croix sont venues : santé chancelante, maladies avec leur cortège de fatigues, d'impuissances, de sacrifices très durs à la piété, privée des joies de l' « opus divinum » et même de la sainte communion. Et c'était aussi et surtout les épreuves intérieures : « ce dépouillement dont nous parle Bossuet, cette solitude effroyable que produit cette jalousie d'un Dieu qui veut être seul dans une âme et ne peut souffrir que lui-même dans un cœur qu'il veut aimer, tant il est exact et incompatible ». Sainte Gertrude réalisa cette solitude. Elle savait bien que le dernier trait de la divine charité a été la mort : il faut que cette mort se continue en nous et par nous et qu'elle y soit comme vivante.

Il n'est pas étonnant qu'une telle âme ait parlé de l'amour divin comme elle l'a fait et qu'elle ait eu pour la Croix et pour la divine Eucharistie la dévotion ardente que nous dit son histoire. Il ne l'est pas davantage qu'elle ait été choisie pour célébrer, faire connaître et aimer ce Cœur sacré du Sauveur

qui a tant aimé les hommes. Le P. Dolan fait remarquer que non seulement sainte Gertrude a loué et chanté le Cœur de Jésus avec des accents de feu, mais encore, devançant sainte Marguerite-Marie, elle a demandé qu'on l'honore et qu'on l'aime.

Mais aussi que n'avait-elle pas reçu ? Le Seigneur a daigné l'attirer à lui : plus d'une fois, il lui a placé la tête sur son côté, sur la blessure de son Cœur transpercé; et ce Cœur, par un prodige inouï et rarement renouvelé, ce Cœur, il lui est donné.

Rappellerons-nous la tendre piété de la Sainte envers Marie, Mère de Dieu ? Elle fut intense : qu'il nous suffise de citer parmi tant d'autres la prière suivante : « Salut, ô lis très blanc de la resplendissante et toujours tranquille Trinité; salut, ô Rose incomparable, fleur d'une beauté céleste : de Vous, le roi du Ciel a voulu naître et de votre lait se nourrir. Daignez aussi nourrir nos âmes, par l'infusion de la Divinité. »

Ce serait abuser que de parler longuement de sa dévotion aux Saints Anges et aux âmes du Purgatoire. Son ardente charité pour celles-ci marque une fois de plus que rien n'échappe à la justice de Dieu : son infinie miséricorde veut opérer en nous, au besoin par le mérite de ses amis, une pureté digne de Lui.

Nous ne pouvons que renvoyer à cet intéressant et si utile ouvrage : il vient bien à son heure, et la piété y trouvera bel et riche enseignement. Nul doute que ne se réalise le vœu de la Sainte, qui écrivait en achevant, par obéissance, le livre de ses Révélations : « Je souhaite ardemment, ô mon Dieu, afin que vous en soyez loué et béni à jamais, voir d'autres âmes comprendre, lorsqu'elles liront ces lignes, la douceur de votre charité. »

Jean Alix, O. P.

Bulletin de Liturgie

De quelques psaumes

Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur in via et aperiret nobis Scripturas? N'est-ce pas un soudain envahissement de joie pour l'âme et comme une vive flamme qui l'entoure lorsque, dans le paisible cheminement de la psalmodie, au tournant de quelque verset, elle voit se détacher en lumière le visage aimé du Seigneur ? Ainsi les deux disciples avaient senti leur cœur s'embraser tandis qu'Il leur commentait l'Écriture sur la route d'Emmaüs... Quelles qualités et quelle autorité devait donc posséder ce commentaire dont le psalmiste, parmi les prophètes, fournissait peut-être l'enjeu principal ! — et quelle comparaison possible, d'autre part, entre cette glose divine et les plus belles élévations des hommes au bas du texte inspiré ? On ne rivalise pas avec le Seigneur. Mais il en est dont la mission consiste à le seconder docilement dans son œuvre, à montrer aux autres la voie de la plus large doctrine et de la plus belle prière. L'Écriture reste toujours mystérieuse. Si les âmes humbles et persévérantes trouvent grâce pour la comprendre et la saisir à propos, le prêtre, qui prolonge le Christ dans sa fonction sacerdotale et participe aux prérogatives de l'enseignement, a grâce d'état pour l'éclairer. Le manteau du Pontife et du prophète s'étend aussi sur son épaule, ce manteau qu'imprègne l'huile sainte jusqu'en ses extrémités.

Accueillons par conséquent avec esprit de foi et reconnaissance un commentaire des Psaumes que la science des Saints autant que celle des exégètes semble avoir dicté à une âme sacerdotale et qui se propose, en donnant des clartés nouvelles à notre esprit, de faire entrer plus activement et plus franchement notre âme dans la prière de l'office divin, dans cette

psalmodie vénérable que depuis tant de siècles on trouve sans cesse sur les lèvres des chrétiens ou dans leur cœur (1).

Un commentaire des Psaumes! cela nous reporte naturellement à l'âge des Pères. Nous savons ce qu'ils en ont dit et écrit. Ils ne se lassaient pas, docteurs et pasteurs, d'épeler à leurs fidèles la sainte Bible tout entière; mais le livre des Psaumes surtout, qui est le plus usuel dans la liturgie, le plus riche pour l'ensemble de sa doctrine et la variété de ses applications. On nous montrera, en des pages que leur sincérité rend plus attrayantes, la manière de saint Ambroise, pratique et pleine de charme à la fois. Nous connaissons celle de saint Augustin, ces élans du cœur, cet instinct de l'allégorie et cette recherche constante, aimante, inlassable du Seigneur, avec une forme qui se fait ici familière pour parler plus clair et mieux entraîner. Saint Chrysostome commente l'Écriture par elle-même et il entremêle son exégèse de comparaisons vivantes et de conseils d'actualité. Il a également le souci d'une intelligence exacte, historique et littérale du texte sacré et du retentissement immédiat de son homélie dans la vie morale de ses fidèles. Mais qui plus que saint Jérôme se préoccupe de ressaisir l' « hebraïca veritas »? Pour le texte du Psautier, il n'a pu léguer à la liturgie qu'une revision prudente, et c'est pourquoi notre Vulgate, à peine modifiée de la *Vetus Itala*, conserve, dans sa sûreté doctrinale authentiquée par l'Église, des textes à la version appauvrie, des passages au sens moins fécond et moins lucide. Cette réelle imperfection, qui demeure, n'est point imputable au grand exégète. Il eût désiré reconquérir aux versions de la Bible une intégrité littérale. Son insistance à peiner sur les aridités de la philologie atteste le tendre respect avec lequel son âme ardente cherchait la Parole de Dieu. Saint Hilaire voulait plutôt retracer la portée prophétique des Psaumes. Il paraîtra plus doctrinal et profond, il tentera davantage si l'on songe vraiment à unir contemplation et liturgie. Un commentaire mystique d'un véritable intérêt est celui de Cassiodore. Il serre plusieurs versets comme pour les mieux étreindre, et il en dégage un sens en général très suggestif. Et l'on pourrait citer presque tous les Pères.

(1) Psaumes et Cantiques du Bréviaire romain — office du Dimanche. — Traduction, commentaire, méditation, par le R. P. Hugueny, O. P. Action Catholique, Bruxelles, 1922.

Lorsqu'on vient après de pareils ancêtres, on ne doit pas craindre de puiser au trésor qu'ils ont amassé. Dans la science des Écritures en particulier, les Pères sont nos guides. De la Bible et de ses applications liturgiques ils avaient une connaissance expérimentale que nous ne possédons guère. L'auteur, évidemment, ne s'est pas fait faute d'enrichir ainsi son Commentaire, d'autant qu'il se plaçait, dit-il, au point de vue de la piété : les profits de l'âme dans la récitation de l'office canonial, voilà ce qu'il entend réaliser pour sa part.

Il a donc repris et poursuivi l'œuvre des Pères, comme on le peut faire aujourd'hui. Il n'ignore point « que pour avoir l'esprit prêt à comprendre et le cœur prêt à goûter cette prière étrange... qu'est le psautier, c'est encore la vie chrétienne avec le jeu normal et continu de ses mouvements de foi, d'espérance, de charité, qui est la meilleure préparation ». Il sait que les cris de l'âme y sont nombreux, et nombreuses aussi les phrases simples, sublimes par la puissance de vie des vérités qu'elles expriment. Il affirme que c'est une joie profonde que de prêter sa voix à l'Église pour contribuer filialement à l'hommage et au mérite de sa prière sociale. Tout cela est déjà beaucoup. Mais avec les Pères il pense que, plus la préparation sera parfaite, plus fructueuse sera la psalmodie. Pour la juste évocation des idées et des images, la pureté philologique, le cadre historique et géographique lui semblent avoir leur réelle importance, de même que le rapprochement des prophéties sera indispensable au commentaire mystique proprement dit, si tant est que les réflexions morales tirées des Psaumes ne doivent tendre qu'à nous représenter le Christ notre modèle et à nous rapprocher de lui. C'est unir saint Augustin et saint Chrysostome, saint Jérôme et saint Hilaire ! La traduction rendue nécessaire par l'état de la Vulgate restera toujours difficile, parce qu'en certains cas « nous ne pouvons espérer retrouver la pensée du Psalmiste, sans recourir à la correction textuelle ». Dans ces cas donnés, l'auteur n'a pas craint d'adopter le système le plus audacieux en apparence, le plus logique en réalité (1). Il corrige ce qui est inintelligible dans le texte, et « il propose ses modifications comme la cor-

(1) Le R. P. Hugueny ayant fréquenté l'École biblique de Jérusalem, ce nous est une sérieuse garantie de l'exactitude littérale de sa traduction.

rection des fautes des copistes qui ont corrompu le texte primitif ». Il donne par conséquent une traduction critique qui ne reproduit complètement ni l'hébreu actuel ni la Vulgate. Cette méthode nous paraît bonne. Il est incontestable qu'une reconstitution ainsi sagement et hardiment opérée peut être d'un grand secours.

A la suite de la traduction, figure un vaste commentaire ordonné, nous l'avons dit, à l'oraison. L'auteur suppose une oraison mentale aux allures assez dégagées de la sécheresse des méthodes — et c'est bien celle qui convient aux âmes qui laissent encadrer toute leur vie par la souple et incessante prière liturgique. Puisque la *Vie Spirituelle* a reçu la primeur de ce commentaire, il ne nous appartient pas de le juger. Nous le savons tous excellent — et, que pourrait-il faire, sinon nous remettre à chaque pas en face de Celui qui a réalisé toutes les paroles des Psaumes, pour la gloire de son Père et pour notre salut? *Quoniam necesse est impleri omnia quae scripta sunt in... Psalmis de me.* Et en effet, que se propose la liturgie? Louer notre Père par son Fils. Et quelle est la meilleure louange que le Fils offre à son Père? Son obéissance, que tous les Psaumes attestent à chaque instant — *ecce venio, ut faciam Deus voluntatem tuam* — et qui a scellé l'accomplissement de leurs prophéties. Sa confiance, qu'ils expriment également sous toutes les formes — et dans le péril et dans l'adversité et dans la victoire et dans la joie. Son sacrifice qui est la folie de l'amour, et sa résurrection qui en est le triomphe. Il nous suffit d'épouser ces sentiments, de prendre conscience de ces réalités qui ont eu et qui gardent, par l'effet de notre Baptême, le plus profond retentissement en nous, il nous suffit de laisser fluer, par le courant des Psaumes, la vie divine dans notre âme, pour contempler véritablement. « Comment l'âme préparée et formée par le divin Esprit ne saurait-elle pas mieux qu'une autre converser avec Dieu dans l'intimité de son cœur lorsque, revenue à sa solitude, elle emporte comme une abeille le suc de tant de fleurs? Comment ne connaîtrait-elle pas le vrai langage qu'elle doit tenir à Dieu lorsque, tout imprégnée du Verbe, elle est rendue à elle-même? La contemplation sous la forme la plus élevée n'est-elle pas simplement l'épanouissement des belles affirmations que nous offre la prière de l'Église? » (1)

(1) *La vie spirituelle et l'oraison,* par Mme l'Abbesse de Sainte-Cécile, ch. x.

Et, avec un objet unique, c'est la variété même, que cette longue suite de versets psalmodiés, que l'Église nous dicte chaque jour. On en peut juger par ce seul volume où se trouve la psalmodie dominicale. Après le *Venite exultemus* entraînant et confiant, voici le *Beatus vir* qui nous peint la vie du juste ; puis c'est la révolte des impies, que Dieu dédaigne dans sa patience et sur laquelle le Messie assoit sa domination (Ps. II). Et pourtant, les ennemis reparaissent... *Quid multiplicati sunt* ; mais ce nous sera une occasion de proclamer notre foi et notre attachement à la force de Yaveh.

Tous les psaumes qui suivent chantent tour à tour l'action de grâces ou la joie ou la confiance encore, ou ils appellent à cause d'un péril. Et voici les Matines terminées par le *Te Deum*. Quelle excellente petite analyse l'auteur en a donnée d'après Dom Cagin ! Ce sera le meilleur moyen de faire admirer, comprendre et aimer cette « précieuse relique d'anaphore ».

Avec les Laudes reparaissent ces psaumes dont l'attribution liturgique ancienne se retrouve dans le cursus de saint Benoît. *Dominus regnavit*, qui a son commentaire littéral sur la création et son commentaire mystique sur la fondation de l'Église. *Jubilate*, qui invite toute la terre et qui nous retrace « les degrés de la louange divine ». *Ad te de luce*... car à toute heure notre cœur de chrétien veille. Viennent les « bénédictions » par excellence, où la création entière se voit mêlée, ayant l'homme pour héraut. Le cantique *Benedictus* termine Laudes, comme le cantique *Magnificat* termine Vêpres, tous deux apportant le témoignage du Nouveau Testament, le premier à son aurore, tout résonnant de la note juive ; le second purement chrétien dans la bouche de la divine Marie (1).

Fort ancienne également est l'attribution du Psaume CXVIII

(1) Qu'il nous soit permis de rendre hommage, à propos de ces deux Cantiques liturgiques tirés de l'Évangile, à *L'Évangile de N.-S. Jésus-Christ*, que vient de publier le Rme Dom Delatte (Mame, 2 vol., 1922). Livre tout plein de tradition et de beautés nouvelles, où la Parole sainte est recueillie avec ce respect attentif, expliquée avec cette émotion simple, contemplée avec cette adoration discrète, qui sont au moine une manière authentique de se faire le témoin de la Vérité. Le commentaire est profond, mais sobre à ce point que parfois il paraît à peine, tant s'est dissimulée la main filiale qui crayonne, pour ne pas masquer d'un geste trop accentué ou d'une ombre trop humaine, la pureté des traits du Fils de Dieu.

aux Heures du Dimanche. Il a véritablement tenté l'effort pieux des Pères, dont certains l'ont commenté très longuement. Il nous semble que l'auteur le commente à son tour avec beaucoup de clarté.

Les Psaumes de Vêpres et de Complies ne le cèdent en rien aux autres, on le sait. Le CIX^e^, qui annonce le triomphe final et le sacerdoce éternel du Messie, fut de tout temps un privilège. Le XC^e^, à Complies, était en honneur au temps de saint Basile, peut-être même de saint Pakhôme, c'est-à-dire au début du cénobitisme oriental.

Tout ceci n'a pas d'autre but que de rappeler sommairement, au sujet d'un livre bien fait et utile, les richesses du psautier et les joies de la psalmodie liturgique. *Beati qui habitant in domo tua Domine... quoniam laudabunt te. — Laudate Dominum quoniam bonus est psalmus.....* Nous souhaitons bon succès à l'œuvre qu'entreprend le R. P. Hugueny ; nous désirons, avec lui sans doute, qu'un grand nombre d'âmes qui cherchent Dieu entrent « dans ce double courant qui consiste à faire l'oraison pour mieux célébrer l'office divin et à chercher dans l'office divin la source de l'oraison mentale. Ainsi arriveront-elles sans secousse, sans bruit, presque sans effort, à la véritable contemplation » (1).

***

L'Art Catholique, qui présente toutes choses avec un goût si neuf, vient d'éditer une très précieuse plaquette. C'est l'adaptation française par Dom Wilmart du *Génie du rit romain* d'Ed. Bishop (2). On traduisait récemment le gros ouvrage de Fortescue sur la Messe. Celui-ci, quoique peu goûté des érudits, pointilleux par état, peut-être utile par son volume même et la masse des renseignements dont il épargne la recherche ou l'assemblage — mais combien plus nette et plus suggestive la mince brochure à laquelle ont travaillé un liturgiste de valeur et un véritable savant!

Débarrassé judicieusement et hardiment de tous ses ornements adventices, la physionomie première du missel romain

(1) *Vie spirituelle et oraison*, ibid.
(2) Art Catholique, 107 p. — 1921.

reparaît plus brève de lignes, plus simple, plus digne, plus auguste. Point de verbiage dans les Préfaces, point d'insignifiance dans les oraisons. Le romain est moins voyant, moins pittoresque, mais il n'en est pas de plus propre — les notes très sérieuses de Dom Wilmart le soulignent — à l'expression liturgique du sens chrétien.

Une remarquable traduction du petit traité des *Mœurs divines* par R. Maritain (Art Catholique) nous rend la simplicité, la fraîcheur quelque peu naïve, la maîtrise toujours reconnaissable de saint Thomas.

Chez Aubanel (Avignon), un *Sacrement de Confirmation* de l'abbé Bord, doublement recommandable, et parce que les fidèles en connaissent si peu le sens et l'effet, et parce que cette monographie, agréablement éditée, contient de très heureuses notes théologiques et liturgiques. On souhaiterait que l'auteur ne s'arrêtât pas à ce seul sacrement.

fr. J. de Vathaire, O.S.B.
Wisques.

Nova et Vetera

A une époque comme la nôtre où l'on assiste à une véritable surproduction littéraire, il devient très malaisé de reprendre d'une façon neuve et originale, tout en restant simple, des questions mille fois débattues. Ceux qui liront *L'Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ le Fils de Dieu*, récemment publié par la maison Mame (Tours, 1922, 2 vol. in-8, 30 fr.), jugeront par là du talent remarquable de l'auteur, Dom Paul Delatte, ancien Abbé de Solesmes.

L'illustre Bénédictin s'est déjà fait connaître du grand public par sa *Vie de Dom Guéranger* et son *Commentaire de la Règle de S. Benoît*, deux œuvres magistrales qui lui ont valu l'estime générale. Mais c'est surtout par l'enseignement donné dans le cloître, que, pendant plus d'un quart de siècle, il s'est employé à construire dans les âmes de ses disciples l'édifice de la vie surnaturelle. En lui brillent les qualités maîtresses qui font le conférencier : la puissance intellectuelle, l'ardente conviction, la clarté et la précision. Il sait prendre son auditoire, il le captive, il excelle à lui communiquer la lumière et la vie. Une diction impeccable jointe à la plus grande simplicité, une

constante possession de soi et un sens consommé de la discrétion s'harmonisent bien chez lui à la noblesse des sujets traités. L'âge, malheureusement, est venu mettre un terme à cet enseignement oral. Mais c'est encore le maître qui parle dans les pages qu'il consent aujourd'hui à livrer au lecteur.

Dom Paul Delatte explique l'Évangile, non pas en philologue ou en critique pointilleux, mais en théologien et en contemplatif, très au courant, du reste, de la question biblique. Il groupe, et reproduit en latin, les différentes sections des quatre évangiles selon l'ordre chronologique, de façon à fournir la trame complète de la vie du Sauveur. Chaque épisode a son explication, moins un commentaire détaillé qu'une glose suivie donnant le sens exact du morceau, faisant surtout revivre à nos yeux la scène relatée par le livre sacré.

Dans ces exposés rapides et lumineux, rien de superflu : de la vie et de la chaleur, de l'amour des âmes et du zèle à leur rendre service, mais toujours sobre et discret ; et, avec cela, quelque chose d'alerte et de jeune, de délicat et de distingué sans pose ni recherche. « Nous ne remarquerons jamais assez, dit l'auteur à propos du *Pater*, comment l'annonce du royaume des cieux, qui semblait nous promettre un roi, nous a donné un Père. Au lieu d'être gouvernés simplement par une autorité, nous sommes enveloppés d'une affection divine. Ceux qui ont reconnu cela, une seule fois, dans leur vie, le verront toujours. Ils ne verront plus autre chose. Ils sauront que la religion, l'évangile, le christianisme, le temps, l'éternité, tout cela vient d'une tendresse infinie. Que Dieu lui-même nous fasse goûter ce qu'il y a de joie, de force, de sécurité et de paix dans cette première parole, vraiment décisive, de l'oraison dominicale ! »

Le livre de Dom Delatte n'est pas de ceux qu'on analyse ou qu'on résume : tout serait à citer, car à chaque page nous retrouvons, non pas l'auteur aussi impersonnel que possible, mais le Sauveur Jésus avec tout le charme divin qui n'appartient qu'à Lui. On est prévenu dès le début qu'il ne s'agit que de Lui, et de Lui tout entier : « L'Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu. » Titre plus que suggestif; c'est une confession de foi explicite, qui donne le ton à tout l'ouvrage ; c'est un programme qui va se développant, comme la vie du Sauveur, tout au cours de ces deux beaux volumes. Un pareil livre ne se recommande pas, il s'impose souverainement à l'attention de tous. Et, s'il laisse après lui l'ombre d'un désir non encore satisfait, c'est de le voir suivi bientôt des

Epîtres de saint Paul. L'auteur doit à ses disciples, que nous souhaitons nombreux, ce complément de la doctrine évangélique.

P. DE PUNIET.

*
* *

Parmi les œuvres de saint Thomas d'Aquin, on trouve un petit traité qui a pour titre : *De moribus divinis.* L'authenticité de ces pages a été mise en doute par les critiques. Toutefois, même si l'œuvre n'est pas de saint Thomas dans sa forme ou sa rédaction dernière, elle reproduit excellemment la pensée du saint Docteur. Elle est comme un résumé succinct et pourtant très savoureux de la doctrine de saint Thomas sur les principaux attributs de Dieu considérés sous leur raison de perfections à imiter et à reproduire dans notre vie morale. De là cet autre titre qui a été donné à l'opuscule : *L'Imitation de Dieu.*

Sous ce dernier titre, une traduction française a été publiée par Mme Desmousseaux de Givré, chez Mame. Une autre traduction, que nous avons chaudement recommandée, était donnée, il y a peu de temps, par le R. P. Lemonnyer, avec commentaires ayant pour but de mettre dans tout son relief la pensée de vie contenue dans ces courtes pages. La dernière traduction en date est celle que vient de publier, à l'Art Catholique, Mme Maritain. Elle se distingue des deux précédentes en ce qu'on n'y trouve que la lettre même de l'opuscule, sans aucune addition. Malgré ce caractère de sobriété, la traduction de Mme Maritain présente un intérêt et un charme tout particuliers. Le parfum de simplicité qui se dégage du texte original a été conservé dans la traduction. Il n'est pas jusqu'au tour de la phrase, revenant toujours identique pour annoncer les divers attributs de Dieu, qui n'ait été gardé avec un goût parfait. La fidélité de la traduction s'unit, grâce au choix et à la disposition des mots ou des formules, à une fraîcheur d'expression qui rend en quelque sorte sensible la pensée savoureuse du texte. En lisant ces pages sur les perfections divines, l'âme et le cœur demeurent tout embaumés, sous le charme d'une suavité exquise.

TH. PÈGUES.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † FELIX, episc. Forojul.

Le Gérant : E. AUBIN.